



**HAL**  
open science

# Émergence des filières agro-industrielles et modernisation de l'agriculture française au XIXe siècle.

Laurent Herment

► **To cite this version:**

Laurent Herment. Émergence des filières agro-industrielles et modernisation de l'agriculture française au XIXe siècle.. Sciences de l'Homme et Société. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne; ED n°113 - Histoire, 2021. tel-03505722

**HAL Id: tel-03505722**

**<https://hal.science/tel-03505722>**

Submitted on 16 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

De la reproduction sociale à l'engrais humain. Un portrait  
chinois.

Volume 1.

Mémoire de synthèse en vue de l'habilitation à diriger des recherches

Présenté par Laurent Herment

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

ED 113 Histoire.



UNIVERSITÉ PARIS 1  
**PANTHÉON SORBONNE**

---

2021





De la reproduction sociale à l'engrais humain. Un portrait  
chinois.

Volume 1.

Mémoire de synthèse en vue de l'habilitation à diriger des recherches

Présenté par Laurent Herment

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

ED 113 Histoire.

2021

## Préambule

J'ai adopté pour la première partie de ce dossier d'HDR le format chinois.

Deux raisons ont dicté ce choix. La première renvoie au supplice que représente cet exercice. La seconde à la manière dont je me suis acquitté de cette tâche difficile. Je me livrerai à cet exercice étrange d'introspection sous une forme kaléidoscopique. Les réponses aux différentes questions que je me pose me permettront de mettre en perspective mes recherches depuis que j'ai repris mes études, officiellement en 2005, officieusement à la fin de 2002, soit à un âge où, selon toute probabilité, j'aurais dû commencer, comme tout professeur du secondaire qui se respecte, à me demander comment supporter, durant plus de 20 ans, encore, des élèves qui me devenaient progressivement étrangers. Comme l'indiquera mon parcours j'ai quitté cette fonction sans amertume et sans regrets.

## Sommaire.

De la reproduction sociale à l'engrais humain. Un portrait chinois.	5
Introduction	9
Première partie. Une thèse de comptable ou d'historien ?	13
Deuxième partie. Approvisionnement et alimentation	27
Troisième partie. Les engrais	41
Quatrième partie. Historiographie et devenir de l'agriculture	53
Perspectives	65
Conclusion	74
Annexes	75



# De la reproduction sociale à l'engrais humain.

## Un portrait chinois

Avant-propos.

J'avais, en première intention, pour projet d'écrire un mémoire de synthèse sur les évolutions de l'historiographie du monde rural européen depuis la fin des années 1970. J'aurais pu ainsi convertir habilement sous forme de petit manuel un exercice qui me paraissait vain.

Le manque de temps aidant, j'ai renoncé à ce projet. Il y toutefois une autre raison beaucoup plus sérieuse. En 2015, je me suis lancé dans l'édition d'un ouvrage collectif sur les voies de la croissance agricole en Europe depuis le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Initialement, ce projet était porté par Pablo Luna, qui avait eu l'idée du thème d'un workshop finalement organisé à Monte Verita en mars 2015<sup>2</sup>, et par Gérard Béaur, qui avait apporté son soutien à cette initiative grâce GDRI-CRICEC. Mes deux compagnons de route se retirèrent. Je me trouvais donc chargé d'un fardeau qui m'a paru bien longtemps bien lourd.

L'éditeur me demanda obligeamment de rédiger une introduction à ce volume collectif. A l'origine elle ne devait faire que quelques pages. Puis, toujours à la demande de l'éditeur susdit, le nombre de pages enfla. Elles fleurirent, innombrables. Finalement, à force de lectures et de réflexions, et avec l'aide de quelques camarades qui eurent l'obligeance de relire ce texte, parmi lesquelles je veux citer Niccolo Mignemi, Wouter Ronsjin, Laurent Brassart, Luca Andreoni, Ronan Tallec et Gérard Béaur, je finis par produire ce qui, à peu de

---

<sup>1</sup> Laurent Herment, *Histoire rurale de l'Europe. XVIe-XXe siècle*, EHESS, Paris, 2019.

<sup>2</sup> Je tiens à souligner à ceux qui seraient tentés d'y organiser un colloque que Monte Verita est un endroit merveilleux et effroyablement cher. J'ai le souvenir d'une collègue allemande revenant toute essoufflée et ébouriffée de sa promenade au bord du lac Majeur... Ce n'était pas l'ascension qui causait son émoi mais le prix de la bière. Colloque organisé avec Gérard Béaur, Rosa Congost, Luigi Lorenzetti, Pablo Luna et Leen Van Molle, *Paths for Agricultural Growth in Europe from the Sixteenth to the Mid-Twentieth Century* 5-7 mars 2015 à Ascona, Monte Verità, Suisse.

chose près, était le projet de mémoire de synthèse auquel j'avais prévu de m'atteler pour satisfaire aux exigences gothiques de l'institution universitaire<sup>3</sup>. Il me fallait donc changer mon fusil d'épaule dans les délais les plus brefs.

Cette petite histoire me permet de mettre en évidence quelques-uns de mes traits de caractère qui ont eu une influence déterminante dans mon parcours scolaire et universitaire jusqu'à aujourd'hui : je suis velléitaire (sur le long terme) et je me laisse porté plus ou moins par les événements, parfois plus, parfois moins... Mais dans l'ensemble, plutôt plus que moins (sur le court terme). Enfin, je suis rêveur.

Mais laissons de côté ce trait de mon caractère. Le parcours qui m'a amené ici, n'est pas précisément celui qu'on pourrait tracer a priori. J'essaierai néanmoins de démontrer que si la ligne suivie a été tortueuse, elle n'a jamais varié ! Elle procède de rencontres parfois improbables. La dernière en date est celle de Gérard Béaur qui a eu lieu dans le séminaire de Joseph Goy en 2002, si ma mémoire ne me fait pas défaut. Il a été un maître exigeant. Sans son aide et ses encouragements, il ne me serait jamais venu à l'idée de postuler à un poste de chargé de recherche au CNRS. Je me plais, modestement, à croire qu'il a fait le bon choix. La ligne que j'ai suivie procède aussi de hasard heureux.

Le 2 mai 2011, je recevais un mail d'Erik Thoen qui me demandait de participer à l'écriture du quatrième volume de la série CORN. Je tombais des nues. Comment Erik Thoen avait-il pensé à moi ? Je situais assez bien Erik, mais à des altitudes qui me semblaient totalement inaccessibles. Je demandais à Gérard Béaur, mon maître, si je devais accepter. Je lui demandais aussi comment Erik avait bien pu penser à moi. Gérard m'encouragea à accepter et m'indiqua qu'il ne savait pas comment Erik avait eu cette idée. Il semble qu'un collègue normand ait donné mon nom suite au désistement d'un collègue des Pays de la Loire... Je reviendrai dans la quatrième partie de ce mémoire sur le texte que j'écrivis à cette occasion<sup>4</sup>. Je veux simplement noter ici deux choses. Je découvris à cette occasion l'extraordinaire conductivité des réseaux universitaires. Une autre chose était beaucoup plus inquiétante. Erik terminait son mail en se demandant comment définir la France du nord. Il proposait deux limites alternatives : le seuil du Poitou, ce qui, à la rigueur, pouvait me

---

<sup>3</sup> « Introduction. L'histoire rurale française au miroir de l'Europe », in Laurent Herment (ed.), *L'histoire rurale de l'Europe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, collection « En temps & lieux », Paris, Editions EHESS, 2019, p. 13-43.

<sup>4</sup> Herment, Laurent, "Land Use and Productivity: North of France 1750-2000.", in *Struggling with the Environment: Land Use and Productivity*, Erik Thoen et Tim Soens (eds.), Vol 4 de la collection Rural economy and society in north-western Europe, 500-2000, Brepols, Tutnhout, 2015, p. 182-217. La rédaction de cet article et la publication de l'ouvrage ont été précédés de deux workshops. Le premier, organisé par Erik Thoen, s'est tenu à Gand, *Corn conference productivity and land use 9-11 février 2012*. Le second, organisé par Tim Soens, s'est tenu à Anvers les 13-15 septembre 2012.

convenir, bien que mes connaissances sur les systèmes agraires de l'Ouest et du Val de Loire fussent très limitées... ou le seuil de Naurouze... Là je m'affolais. Peut-être aurai-je du accepter ? Je me serai rapproché de la Méditerranée. Mais cette seconde proposition est surtout révélatrice des approximations auxquelles on peut se livrer lorsque l'on sort de sa sphère de compétence. Il est plus que probable qu'Erik ne mesurait pas exactement ce qu'impliquait le déplacement du curseur de Poitiers à Castelnaudary.

Mais les rencontres aussi fructueuses soient-elles ne sont pas tout. Je dois aussi à l'ennui que j'éprouvais sur les bancs de l'école et sur ceux de l'université, durant mes études d'économie, une grande curiosité pour tout ce qui n'était pas inscrit dans les cursus scolaires et universitaires. Je crois pouvoir dire que j'ai eu mon bac par inadvertance. Apprendre m'ennuyait au plus haut point. Lire, et oublier aussitôt ce que j'avais lu, pour mieux le relire, m'a ouvert des horizons vagues et lointains à la sortie du lycée. C'est sur ce fond que j'ai peu à peu capitalisé un savoir acquis de manière assez anarchique en dépit d'un passage à la Sorbonne.

Je vous invite donc à suivre la ligne que je m'efforce de retracer de mémoire... Quel mot étrange pour un historien<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> J'apprécie la littérature. Inutile de multiplier les références. Mais si je devais emporter quelques ouvrages pour passer l'éternité, je choisirai les mémoires de Chateaubriand, celles de Saint-Simon, celles de De Gaulle, *Les rêveries du promeneur solitaire* et *Les confessions*, et pour finir, *La recherche du temps perdu* qui, dans mon esprit, est la continuation des œuvres des grands mémorialistes. Point d'ouvrages étrangers, car quelle que soit la qualité d'une traduction elle ne pourra jamais me faire accéder à l'enchantement que j'éprouve en lisant ma propre langue. Je sais qu'à la fin j'aurais envie de lire *L'éducation sentimentale*. Mais il s'agit de passer l'éternité.



## Introduction.

*Si c'était un personnage de roman ?*

*Fabrice del Dongo.*

En particulier lorsqu'il prend de la hauteur, dans les prisons et les clochers, et surtout parce qu'il ne comprend rien à l'histoire qui se déroule sous ses yeux.

*Si c'était une vidéo sur youtube ?*

*Le concerto pour trompette de Haydn* interprété par Wynton Marsalis et John Williams avec les Boston pops.

*Si c'était une autre vidéo sur youtube ?*

*Berstein sautillant devant l'orchestre philharmonique de Vienne* qui interprète la symphonie concertante pour violon, violoncelle, basson et hautbois de Haydn.

Parce ce que ces deux vidéos démontrent que les baroqueux n'ont pas nécessairement raison, puisque deux grands compositeurs du XX<sup>e</sup> siècle ont interprété Haydn avec de grosses machines symphoniques et en exigeant manifestement beaucoup de vibrato. Le *baroque* n'est pas un mouvement de retour aux sources, c'est une tendance historiographique. On aura compris que je ne l'apprécie pas. Ce n'est pas la seule.

*Si c'était une scène de roman ?*

*Monsieur de Charlus en visite au château des Cambremer.*

Parce qu'il est capable de narrer l'histoire de la noblesse et d'expliquer les règles de préséance sans m'ennuyer.

*Si c'était une couleur ?*

*Le bleu.*

Parce que cela sied à mes yeux noisettes et à mon teint de pêche et qu'on a beaucoup écrit sur les couleurs pour des époques où, vraisemblablement, la plupart des gens s'habillait avec les frusques qu'ils avaient sous la main.

*Si ce n'était pas un journal du soir ?*

*Le Monde.*

Parce que le jour où je rédige ces pages l'édition électronique comprend le troisième chapitre d'un reportage sur les hyper riches, non les *ultra riches*, pardon.

*Si c'était un poisson ?*

*Le hareng.*

Parce qu'un jour Anne Zink m'a dit qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle c'était une « petite douceur » que les ouvriers parisiens s'offraient au petit déjeuner. C'est en effet la meilleure façon de déguster un hareng bien gras.

*Si c'était un personnage historique ?*

*Parfait Boudineau.*

Parce que Parfait Boudineau n'a pas laissé de trace dans les livres. A ce stade de mes recherches je ne l'ai croisé que dans les recensements et l'état civil de Milly-la-Forêt. Je dispose de quelques inventaires après décès de la pléthorique famille Boudineau, ce qui, comme l'a prouvé Jacques Rémy, me laisse une longueur d'avance sur Alain Corbin et Louis François Pinagot. Faut-il rappeler que Corbin n'a pas cru bon de chercher l'inventaire après décès de Louis-François Pinagot<sup>6</sup> ? Si Parfait Boudineau n'a pas fait l'objet d'études, deux individus contemporains et qui habitaient la même région méritent d'être mentionnés : Julien Gabriel Sugy et Louis Etienne Réveillé. Le premier a fait l'objet de deux travaux scientifiques<sup>7</sup>, le second a été la clef d'entrée que j'ai utilisée pour formaliser une méthode

---

<sup>6</sup> Voir à ce propos Jacques Rémy « Partage égalitaire et ventes aux enchères au siècle de Louis-François Pinagot. (recherches pinagotiques) », *Ruralia*, vol. 3, 1998. C'est peu de dire que l'article de Jacques Rémy, sociologue à l'INRA, a perturbé le grand homme qui qualifie son contradicteur de la manière suivante « M. Jacques Rémy », « spécialiste des archives notariales de Mamers, de la Perrière et de Bellême ». Le procédé est délicieux. « Recherches pinagotiques (suite et fin) », *Ruralia*, vol. 4, 1999.

<sup>7</sup> Martin Lyons, *The Writing Culture of Ordinary People in Europe c. 1860-1920*, Cambridge university Press, 2012 et Laurent Herment, "Julien Gabriel Sugy's agrarian knowledge", communication présentée à Bern lors de la conférence de l'EURHO, août 2013 (déposé sur HAL). Je suis heureux de penser que Julien Gabriel Sugy a eu grâce à moi les honneurs de l'*Accounting history review* (Martin Girodeau, « The farm as an accounting

d'analyse des inventaires après décès inspirée des méthodes comptables contemporaines. L'exposé de cette méthode et de mes travaux sur les populations du Bassin parisien constituera la première partie de ce mémoire.

*Si c'était une céréale ?*

*Le blé.*

Parce que j'aime le pain blanc avec plein de gluten... Je sais, c'est mal. Mais je ne suis pas du tout allergique au gluten et j'aime la baguette parisienne, du moins lorsqu'elle est digne de ce nom.

Le blé, parce qu'il a, tout au long des siècles, été la principale préoccupation des populations du Bassin parisien et de nombreuses régions et que sa production, sa commercialisation, ses modes stockage, et le commerce des farines m'ont beaucoup préoccupé ces dernières années. Dans la deuxième partie du mémoire je m'efforcerai de retracer brièvement mes travaux à ce sujet et ce qui m'a amené à m'intéresser à l'alimentation des ruraux.

*Si c'était un outil de jardinier ?*

*Le tuyau d'arrosage.*

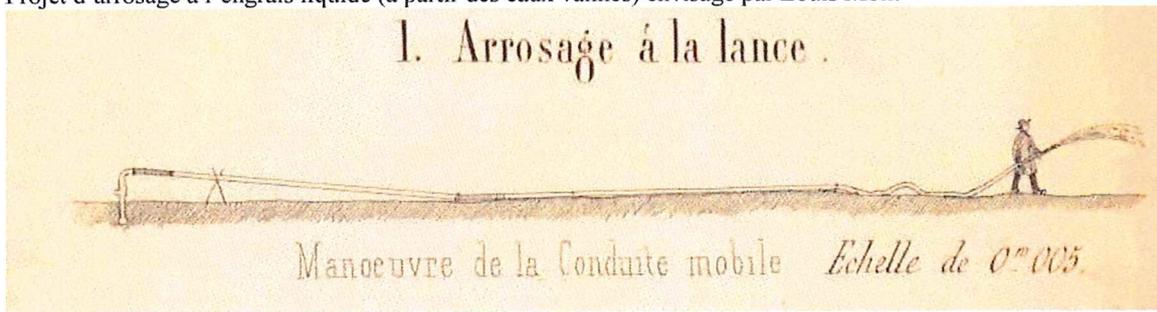
Parce que l'on ne prête pas assez attention au fait que l'usage du tuyau d'arrosage, lorsqu'il est raccordé au réseau d'adduction des eaux, est beaucoup moins fatigant que l'usage de l'arrosoir que mon père nous obligeait, mes sœurs et moi, à remplir à la citerne de récupération des eaux de pluie.

Parce que, aussi, les projets les plus fous ont germé dans l'esprit des agronomes pour répandre les engrais urbains à partir d'un réseau d'adduction des eaux vannes afin de fertiliser les campagnes du Bassin Parisien. Je montrerai dans la troisième partie que ma réflexion sur les engrais urbains a été en partie à l'origine de mon intérêt pour le commerce des engrais.

---

laboratory: an essay on the history of accounting and agriculture », vol. 27, n° 2, p. 201-215) et de la revue *Agricultural history* (Pieter De Graef, « The Peasant Route to Innovation: Fertilizer Improvement in the Smallholding Economy of Eighteenth-Century Flanders, Belgium », vol. 91, n° 4, p. 488-512). Il a aussi eu l'honneur de figurer dans l'ouvrage si important de Peter M. Jones, *Agricultural Enlightenment*, Oxford, Oxford university press, 2016. Où s'arrêtera sa renommée ? Enfin, j'ai présenté avec Christian Hottin l'un des descendant de Julien Gabriel, lui-même historien, une communication lors d'une journée d'études organisée, à Paris, le 8 février 2018, par Florence Hachez-Leroy et Laure Quenouelle Corre. *Du tesson aux archives du Web : sources et traitement des sources en histoire économique*, « Les papiers de famille de l'archiviste. Entre histoire personnelle et pratique professionnelle, autour des archives de Julien-Gabriel Sugy ».

Projet d'arrosage à l'engrais liquide (à partir des eaux vannes) envisagé par Louis Moll.



Source. *Engrais liquides par le système tubulaire. Ferme de Vaujours, exercice 1858-1859. Compte rendu du gérant.* Louis Moll, Paris, Firmin Didot, 1859.

*Si c'était un virus ?*

*La lecture.*

Parce qu'il n'y a pas de virus plus contagieux. Il n'est pas question de transmission interhumaine ou inter-espèces. Il est uniquement question de propagation. Chaque œuvre lue donne le désir de lire plus encore. C'est un feu qui se répand sans désespérer dans toutes les directions. Les bibliographies constituent un moyen de propagation du virus particulièrement efficace. Les travaux de synthèse que j'exposerai dans la quatrième partie sont les symptômes de cette maladie.

## **Première partie. Une thèse de comptable ou d'historien ?**

*Si c'était une ville européenne ?*

*Marseille.*

Parce que c'est une ville remplie d'histoire et de vie et parce que durant l'écriture de ma thèse j'aimais me reposer au Pharo en regardant la mer et le départ des bateaux. J'aime à penser que je partage avec tous ceux qui étaient présents alors ces instants de soleil.

Il semble, hélas, que Marseille, et plus particulièrement les 1<sup>er</sup> et 7<sup>ème</sup> arrondissements, soit devenue la dernière victime du tourisme de masse. Il n'est donc pas certain que je fréquente encore ce lieu de repos. Je le regrette. Mais, peut-être, aurai-je un prétexte pour y retourner comme je le montrerai plus loin.

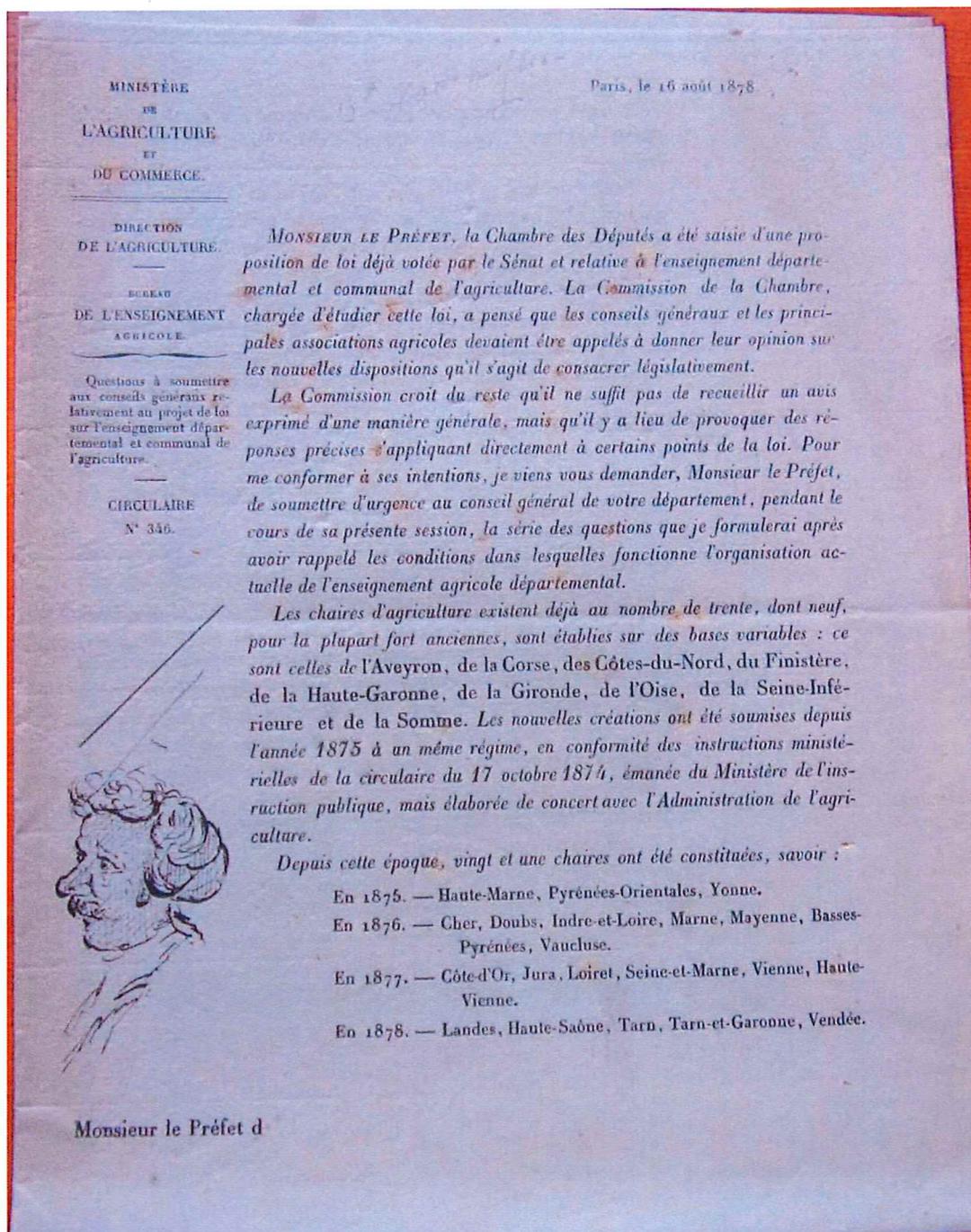
Il est difficile de ne pas faire écho à l'actualité. L'épidémie Covid19 a provoqué un effondrement du système sur lequel était basé le tourisme de masse. Plus d'avions ou si peu, plus de gros bateaux de croisière, qui étaient devenu pour Marseille une plaie. Je ne puis hélas m'en réjouir.

*Si c'était un métier ?*

*Comptable.*

Parce que la comptabilité est l'exercice de pensée qui se rapproche le plus de l'histoire et qu'elle laisse place à l'imagination, même si cela n'a rien d'évident en première approximation. Si je n'avais pas été comptable (ou du moins professeur de comptabilité) je crois que je ne serais jamais devenu historien.

Parce que le comptable est un rêveur. Ne croyez pas que le comptable taille sa plume, il rêve. Il partage ce trait de caractère avec tous les gratte-papiers.



Source. Archives départementales de la Mayenne, 7 M 212.

La comptabilité n'est ni une technique répétitive, ni une besogne ennuyeuse. Elle consiste à enregistrer des flux économiques ou des relations commerciales, des dettes et des créances, des charges et des produits, toutes choses qu'il faut rêver avant de les connaître.

Le comptable qui enregistre la plus simple des factures enregistre une petite tranche de vie qui trouvera son prolongement dans le règlement du client, dans l'escompte qu'on lui

<sup>8</sup> A quoi rêvait le gratte-papier des services départementaux de la Mayenne ?

accordera le cas échéant, dans la relance qu'il faudra éventuellement effectuer. Le bon comptable prend le temps de rêver. Mais, contrairement à d'autres, ses rêves ne sont pas des chimères. Il rêve la vie des autres.

J'ai donc délaissé sans regret mes cinq années études d'économie pour me mettre à la comptabilité sur les conseils d'un ami. Ce fut une révélation. J'avais trouvé ma voie, du moins je le croyais. Ce passage d'une science sèche et molle à la matière vivante a été déterminant dans mon parcours d'historien.

Le comptable travaille sur pièces. Pas de pièce comptable, pas d'enregistrement. C'est imparable. Mais avant d'enregistrer la pièce, il faut savoir d'où elle vient, ce qu'elle signifie, pourquoi l'émetteur l'a produite. Pour nous, serait-on tenté de croire. Non, tout d'abord pour lui, pour laisser une trace de ses volontés, de ses actes, de ses désirs, de ses exigences. Mais pour nous aussi. En cas de litige, il excipera de l'existence de la pièce nos obligations ou les siennes. Il faut donc s'assurer de la justesse des informations qu'elle comporte. Bref, le comptable doit se livrer à un travail d'analyse critique de la source avant de la faire chanter.

La mise en série constitue un autre élément fondamental du travail comptable lorsqu'il est bien fait. Cette mise en série repose sur l'intime connaissance des relations de l'employeur avec ses salariés, du commerçant avec ses clients ou ses fournisseurs, de l'administré avec les administrations.

Je me souviens parfaitement de ma première visite aux archives de l'Essonne à Chamarande. J'ouvris un registre de la série Q. Cette fois, je fus sûr d'avoir trouvé ma voie. J'avais changé d'univers sans changer de milieu. J'appris rapidement à nager au milieu des registres et des tables de l'enregistrement<sup>9</sup>. Je m'attaquais ensuite aux inventaires après décès, aux recensements, aux actes d'état-civil, à la série J, etc. Partout je voyais la marque du travail de gratte-papiers que l'on méprise mais sur lequel repose toute notre démarche historique. Sait-on vraiment pourquoi les inventaires après décès et les registres de l'administration

---

<sup>9</sup> Je ne saurais assez remercier ma sœur Isabelle Herment qui se déplaça jusqu'à Chamarande et disséqua avec moi les registres de l'administration fiscale de Milly-la-Forêt. Je lui dois aussi de fructueux échanges sur le système de partage égalitaire et le traitement fiscal des successions. L'administration a la mémoire longue, bien plus longue que celle des familles. Dans le cadre de ma thèse, Gérard Béaur m'avait demandé de travailler sur Wissous, village du Longboyau, situé à 10 kilomètres environ de Paris, dans lequel j'ai grandi. Ma famille s'y était installée (à titre provisoire tout d'abord) vers 1940. Le bureau de l'enregistrement de Longjumeau, dont Wissous dépendait, était complet et constituait un excellent contrepoint de celui de Milly-la-Forêt : une région d'agriculture très riche contre une région moins opulente. De plus cela permettait de poursuivre en quelque sorte le travail d'Albert Jacquart (entre autres, *Paris et l'Île-de-France au temps des paysans (XVIe-XVIIe siècles)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1990) et de Jean-Marc Moriceau (*Les fermiers de l'Île-de-France. L'ascension d'un patronat agricole (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 1994). Hélas, au bout de quelques pages je rencontrai les ancêtres de familles bien connues du village qui avait, de plus, été mis à l'amende pour sous-estimation de leur déclaration. N'étant pas sociologue, je n'avais pas l'intention de changer les noms de famille... Je décidais donc d'aller prospecter dans le Val-d'Oise. C'est l'une des raisons qui m'a déterminé à choisir le canton de Marines.

constituent quelques-unes des sources les plus importantes de l'histoire sociale et de l'histoire économique ? Je serais tenté de répondre « Parce la main d'un esprit *comptable* les a tracés ».

Bien sûr, cela ne dispense pas l'historien d'un travail critique. Une fois c'est un scribe qui prend la plume et la semaine suivante un autre. Si l'on n'y prête garde, la retraite ou la mutation d'un plumitif peut nous faire croire que le monde a changé. Dans les tables de l'enregistrement de Marines (Seine-et-Oise, actuellement Val-d'Oise), les « laboureurs » pullulent jusqu'en 1820 environ, avant d'être brusquement remplacés par les « cultivateurs ». Il suffit de vérifier la signature qui accompagne chaque déclaration pour se rendre compte que le nouveau scribe qualifie les laboureurs de cultivateurs. Le style ancien du vieux scribe a été remplacé par la plume alerte du jeune homme ambitieux<sup>10</sup>.

Au-delà des choix individuels, d'une époque à l'autre, d'un lieu à l'autre, ce qui mérite d'être mentionné change. Ainsi, dans les inventaires après décès du XVIII<sup>e</sup> siècle, les notaires ne mentionnent pas (ou rarement ou de manière très incomplète) les terrains et bâtiments propres du/de la défunt-e et les conquêts de la communauté d'entre le/la défunt-e et le/la survivant-e<sup>11</sup>. Au fur et à mesure du XIX<sup>e</sup> siècle, les inventaires se font de plus en plus précis de ce point de vue. Les modalités de traitement de la source sont donc très différentes d'un siècle à l'autre. Le souci de précision des notaires du XIX<sup>e</sup> siècle ne doit rien au hasard. Les successions en ligne directe, qui n'étaient pas soumises à l'impôt sous l'Ancien Régime, furent taxées à partir de la loi de l'an VII. De là, la nécessité de retracer avec le plus de précision possible les propres du défunt et leur destinée et les conquêts de la communauté.

En revanche, dans la zone de partage égalitaire, le choix de recourir à l'intervention d'un notaire pour dresser l'inventaire des biens du défunt resta, après la Révolution, dicter par les mêmes impératifs qu'avant. Les notaires intervenaient pour les grosses successions. Mais, surtout, ils intervenaient si un mineur était appelé à la succession. D'où la possibilité, contrairement à ce que l'on dit souvent, de saisir toutes les classes de la société rurale.

Les inventaires après décès des défunts de l'époque moderne font apparaître un niveau d'endettement très élevé. Or, l'appréciation de l'endettement des ménages ne sera pas la même selon que l'on confronte l'ensemble des dettes du ménage à la masse des biens meubles ou à la masse des biens meubles et immeubles. Il va de soi que la mention des biens immeubles modifie substantiellement l'appréciation que l'on portera sur le niveau d'endettement d'un ménage.

---

<sup>10</sup> Sur la question des qualifications il faut lire l'article de Gérard Béaur, « Les catégories sociales à la Campagne : repenser un instrument d'analyse », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 106, n° 1, p. 159-176, 1999.

<sup>11</sup> Cette tentative d'écriture inclusive m'incite à ne pas poursuivre dans cette voie.

L'analyse fonctionnelle, qui porte un regard rétrospectif sur les modes de financement des cycles d'exploitation et des investissements, peut nous aider à y voir plus clair. Ainsi, si une dette a été contractée par le ménage pour acquérir un terrain, le simple fait de porter mention du terrain à l'actif de la succession permet de compenser la dette qui apparaît au passif. L'absence de mention des acquisitions (et des ventes ou des remplois) dans les inventaires d'Ancien Régime biaise de manière dramatique l'appréciation des niveaux d'endettement des paysans. Avant de procéder à l'inventaire des dettes il faut donc s'intéresser à leur fonction économique. Il faut aussi se souvenir d'une règle de bon sens : une grosse dette est rarement liée au financement des dépenses courantes<sup>12</sup>.

Indépendamment de toutes ces remarques, qui doivent nous mettre en garde contre des interprétations hâtives, on peut affirmer que les gratte-papiers doués d'esprit « comptable » ont fait consciencieusement leur travail. Finalement on dépend d'eux et on décide de leur faire confiance. On peut le faire d'autant plus volontiers qu'il y a souvent moyen de s'assurer de la fiabilité d'une source en la confrontant à d'autres sources, comme le comptable vérifiera un paiement en se référant au montant de la facture, à la commande, si besoin est, ou au bon de livraison.

*Si c'était une classe de compte du plan comptable ?*

*La classe des comptes de tiers.* Classe 4 dans le plan de compte du plan comptable actuel.

Celui qui ne connaît pas la comptabilité s'imagine candidement qu'elle a pour objectif de calculer la rentabilité des capitaux propres. C'est une vision bien étriquée du travail du comptable. La comptabilité permet de retracer des réseaux, de les faire vivre, de s'assurer de leur pérennité, de les revivifier si besoin, de les entretenir.

La classe des comptes de tiers, c'est le terrain de jeu du comptable. Le comptable enregistre les opérations quotidiennes dans le journal : les achats, les ventes, les paiements, les recettes, les emprunts et leur remboursement, etc. À chaque opération il établit un pont entre lui et un tiers. Chaque opération est associée à un tiers aussi indissolublement que l'éclair au chocolat. Que serait la vente sans le client, l'achat sans le fournisseur, le salaire sans le salarié, l'impôt sans l'Etat ? Les mouvements d'espèces sonnantes et trébuchantes et de monnaie fiduciaire sont enregistrés dans les comptes de classe 5, que l'on peut considérer comme un appendice de la classe 4. Quant au compte d'emprunt, il jouit lui aussi d'un droit d'exterritorialité au beau milieu de la classe des comptes de capitaux, la classe 1.

---

<sup>12</sup> Sur le crédit dans le monde rural il faut bien entendu se référer aux travaux de Gilles Postel-Vinay, *L'argent et la terre. L'agriculture et le crédit en France du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, Paris, 1998.

*Si c'était un document de synthèse ?*

*Le bilan.*

C'est encore une illusion de croire que le compte de résultat constitue l'alpha et l'oméga de la comptabilité et du travail du comptable. Le compte de résultat est un pauvre petit compte à l'existence éphémère. Il n'est qu'une virtualité qui disparaît aussitôt qu'il est apparu. Existe-t-il vraiment ? Son existence procède du solde de tous les comptes de charges et de produits. En venant au monde il les annihile (leur solde étant dès lors égal à 0). Puis son solde est porté au bilan avant d'être démembré pour assurer l'accroissement des réserves (capitales propres) et le paiement des dividendes. De là l'idée qu'il pourrait être utile pour calculer la rentabilité des capitaux<sup>13</sup>. Soit ! Si cela doit rassurer, pourquoi pas ? Mais soyons clairs, comme Pierre Gervais le rappelle, ce n'est pas nécessairement l'objet de la comptabilité que de calculer un résultat<sup>14</sup>. Il s'agit surtout de garder la mémoire des relations que l'on entretient avec les autres agents économiques.

Le bilan a une autre allure. Il a la peau dure. Il saute d'une année à l'autre sans désemparer. Mais il faut rester sur ses gardes. Il y a au moins trois types de bilan. Le bilan qui vise à établir la situation patrimoniale de l'entreprise. C'est celui qui résulte assez naturellement du travail quotidien du comptable (plus les opérations de fin d'exercice dont l'exposé nous amènerait trop loin)<sup>15</sup>. Le bilan financier (ou bilan liquidité / solvabilité)<sup>16</sup>. Il s'agit alors de savoir si l'entité a les moyens de faire face à ses dettes. Le bilan fonctionnel, enfin, celui que j'affectionne particulièrement qui met en regard la nature des emplois - biens et créances – inscrits à l'actif de l'entité et la nature des ressources, qui ont permis le financement des éléments d'actif. Ces ressources sont inscrites au passif de l'entité. L'approche fonctionnelle recèle par sa nature même un parfum d'histoire... Elle ne s'intéresse pas à l'avenir, elle décrypte le passé<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> Il faut souligner que ce sont surtout les économistes historiens qui sont sujets à cette illusion. Mais ils ne sont pas les seuls. Il me faut toutefois être juste. L'analyse du compte de résultat présente un intérêt majeur. Elle permet de calculer la valeur ajoutée. L'addition des valeurs ajoutées de toutes les entreprises d'un pays représente le Produit Intérieur Brut. Ce n'est pas rien. Mais on sait que le PIB d'une année ne sert pas à grand-chose l'année suivante.... On ne déguste pas deux fois le même hareng, ni au XVIII<sup>e</sup> siècle, ni maintenant.

<sup>14</sup> Voir Pierre Gervais, « Crédit et filières marchandes au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 67<sup>e</sup> année, 2012/4, p. 1011-1048.

<sup>15</sup> Le calcul des dotations aux amortissements représente sans doute l'une des opérations les plus importantes en matière d'opérations de fin d'exercice. Sur la généalogie de la notion d'amortissement voir l'ouvrage de Yannick Lemarchand, *Du dépérissement à l'amortissement. Enquête sur l'histoire d'un concept et sa traduction comptable*, Ouest Editions, 2012. Par principe, nous essaierons d'employer le terme « notion » plutôt que celui de « concept ».

<sup>16</sup> La dénomination de ce bilan varie d'un auteur à l'autre.

<sup>17</sup> Voir à ce sujet, J.-Y. Eglem, A. Philipps C. Raulet et C. Raulet, *Analyse comptable et financière*, Dunod, 1991 ; G. Langlois et M. Mollet, *Analyse comptable et financière*, Foucher, 1992 ; Patrice Vizzavona, *Gestion financière, analyse financière, analyse prévisionnelle* (tome 1), 9<sup>ème</sup> édition, Atol éditions, 1994. Les dates de

Fort de ce constat, l'objectif de ma thèse fut de décrire et d'analyser les phénomènes d'accumulation patrimoniale et de reproduction sociale dans la petite paysannerie du Bassin parisien<sup>18</sup>. Il s'agissait de comprendre si ces phénomènes étaient commandés par l'hypothèse de Modigliani<sup>19</sup> ou si, au contraire, l'héritage jouait un rôle primordial dans ces processus. Fort des études menées depuis plusieurs années par Fabrice Boudjaaba<sup>20</sup>, Gérard Béaur<sup>21</sup>, Gilles Postel-Vinay, Jérôme Bourdieu<sup>22</sup> entre autres<sup>23</sup>, je conclus à l'aide des déclarations de successions qu'il était fort peu probable que les phénomènes d'épargne désépargne, le cycle de vie tel qu'il est envisagé par Modigliani, fussent des explications satisfaisantes, sauf à considérer que les défunts connaissaient exactement la date de leur décès pour finir leur vie dans le plus total dénuement au terme d'une période de désaccumulation de 10 à 15 ans.

Je ne sais si mon apport a été important. Je concluais que, compte tenu de la conjoncture économique (absence d'inflation et marasme économique assez prolongé, au moins jusqu'en 1852-1853), l'accumulation patrimoniale des ménages paysans en zones de partage égalitaire reposait pour l'essentiel sur l'héritage avec une prime extraordinaire pour les enfants issus de lignée quasi-stérile, ce qui fut le cas, par exemple de Julien Gabriel Sugy.

---

parution de ces ouvrages sont révélatrices de l'époque à laquelle je me suis plongé dans l'étude de la gestion et de la comptabilité. Les innovations en comptabilité et en gestion sont assez rares. La sophistication des méthodes mathématiques est beaucoup plus révélatrice des angoisses contemporaines des chefs d'entreprise que des progrès réels de la compréhension des phénomènes économiques saisis par la comptabilité. L'actualité prouve qu'à défaut d'aile de papillon, il suffit d'un battement d'aile de chauve-souris pour engendrer le chaos en terme de santé publique, de finance publique, de chômage, etc. Sur les théories du chaos, voir James Gleick, *La théorie du chaos : vers une science nouvelle*, Albin Michel, 1989 (pour la traduction française).

<sup>18</sup> Thèse d'histoire et civilisations, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. *Survivants ou Conquérants : Reproduction sociale et accumulation patrimoniale chez les petits exploitants agricoles de Seine-et-Oise durant le premier XIXe siècle (1789-1860)*. Sous la direction de Gérard Béaur, directeur d'études à l'EHESS et directeur de recherche au CNRS. Thèse soutenue le 4 décembre 2009. Membres jury : Annie Antoine (rapporteur), Gérard Béaur, Jean-Michel Chevet, Joseph Goy, Paul Servais (rapporteur), Nadine Vivier (présidente).

<sup>19</sup> Franco Modigliani, « Cycle de vie, épargne individuelle et richesses de nations », *Revue française d'économie*, vol. 1, n° 2, p. 16-54, 1986 et « The Role of Intergenerational Transfers, and Life Cycle Saving in the Accumulation of Wealth », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 2, n° 2, p. 15-40, 1988.

<sup>20</sup> Fabrice Boudjaaba, *Des paysans attachés à la terre ? Familles, marchés et patrimoine dans la région de Vernon (1750-1830)*, PUPS, 2008.

<sup>21</sup> Gérard Béaur, « Investissement foncier, épargne et cycle de vie dans le pays chartrain au XVIIIe siècle », *Histoire et Mesures*, vol.4, n° ¾, p. 275-288, 1991 ; « Le marché foncier. Conjoncture des transferts de propriété et stratégies d'accumulation (France XVIIIe siècle) », in Béaur, G., Duhamel, C., Prass, J. et Schlumbohm, J. (dir.), *Les sociétés rurale en Allemagne et en France (XVIIIe-XIXe siècle)*, Bibliothèque d'histoire rurale n° 8, p. 213-230, 2004.

<sup>22</sup> Jérôme Bourdieu, Gilles Postel-Vinay. et Akiko Suwa-Eisenmann, « Pourquoi la richesse ne s'est-elle pas diffusée avec la croissance ? Le degré zéro de l'inégalité et son évolution en France 1800-1940 », *Histoire et Mesures*, vol. 4, n° ½, p. 147-198, 2004.

<sup>23</sup> Il faudrait pour être complet évoquer les travaux fondateurs d'Adeline Daumard et ceux d'Isaac Chiva, Joseph Goy, Bernard Derouët, etc. Sur les coutumes de transmission des patrimoines, voir l'article incontournable d'E. Le Roy-Ladurie, « Système de la coutume. Structures familiales et coutumes d'héritage en France au XVIe siècle », *Annales ESC*, vol. 17, n° 4/5, p. 825-846, 1972 et surtout l'ouvrage fondateur de Jean Yver, *Egalité entre héritiers et exclusion des enfants dotés. Essai de géographie coutumière*, Sirey, 1966.

Mais encore fallait-il montrer l'effet concret du partage égalitaire à travers quelques exemples de fronts lignagers bien documentés. Il s'agissait enfin et surtout de trouver le moyen d'identifier la manière dont les ménages avaient pu financer leur acquisition. La famille Réveillé constitua ma première mise à l'épreuve. Les hasards de la mort me fournirent de nombreux inventaires pour la famille Réveillé. En adoptant une méthode inspirée de l'analyse fonctionnelle, je pus démontrer que, tout en respectant les règles du partage égalitaire et par conséquent les fourches caudines du marché de la terre, les possibilités d'accumulation des ménages dépendaient étroitement des héritages que les conjoints avaient reçus<sup>24</sup>. Il faut souligner ici que le fait que les héritages soient à la racine du processus d'enrichissement ne signifie pas que les biens immeubles (terres et bâtiments) qui circulent au sein des fronts lignagers sont vendus et achetés à des prix préférentiels. Bien au contraire. Le respect de la règle de partage égalitaire exige justement que les prix pratiqués entre frères et sœurs soient précisément ceux du marché. Comment pourrait-il en être autrement puisque le non-respect de cette règle entraînerait de facto des inégalités entre les différents héritiers<sup>25</sup>.

Peu d'historiens ont adopté une telle approche qui me paraît féconde. Elle s'oppose à celle que l'on adopte traditionnellement et qui essaie d'établir la valeur du patrimoine à la date de décès du défunt<sup>26</sup>. Je dois toutefois citer deux références qui m'ont inspiré. Gabriel Désert<sup>27</sup> et J. M. Perez-Garcia<sup>28</sup> adoptent une approche plus ou moins proche de la mienne lorsqu'ils étudient la situation patrimoniale des défunts.

---

<sup>24</sup> Voir Laurent Herment, *Les fruits du partage. Petits paysans du Bassin Parisien au XIXe siècle*, PUR, 2012. Voir en particulier la troisième partie. Une version très courte de ce travail a été publiée sous le titre "Life cycle and the transfert of small farm properties in Milly-la-Forêt during the first half of the nineteenth century", *Property Rights, Land Markets, And Economic Growth in the European Countryside (Thirteenth-Twentieth century)* Volume 1 de la collection *Rural History in Europe*, Gérard Béaur, Philipp R. Schofield, Jean-Michel Chevet and Maria Teresa Pérez-Picazo (eds.), Brepols, 2013, p. 359-368.

Ce travail préliminaire a fait l'objet d'une communication lors du Workshop de Gregynog (Pays de Galles), organisé, les 10-11 juin 2006, par Philip Schofield dans le cadre du COST action A 35 Progressore dirigé par Gérard Béaur. Je parlais en anglais en public pour la première fois. Ce fut une catastrophe. Je pense que le fait d'être l'élève de Gérard Béaur m'a préservé de beaucoup de reproches... Mais Annie Antoine, qui était le rapporteur de mon texte, veillait. Lorsque fut venu l'heure de répondre aux questions de l'assistance, je m'apprêtais à prendre la parole. Annie Antoine se tourna vers moi et me souffla dans l'oreille : « Laurent, tais-toi ! ». Je lui en sais gré. Elle m'épargna un second passage de la Bérézina. Je garde un souvenir ému de cette première expérience et je me souviens parfaitement de mes conversations, dans le jardin enchanté de Gregynog, qui vaut le détour, avec Carsten Rassmusen et Rui Santos.

<sup>25</sup> Voir à ce propos Fabrice Boudjaaba, *Des paysans...*, opus cité.

<sup>26</sup> Voir par exemple Jean-Mars Moriceau, et Gilles Postel-Vinay (1992), *Ferme, Entreprise, Famille. Grande exploitation et changements agricoles XVIIe-XIXe siècles*, Editions EHESS, Paris.

<sup>27</sup> Gabriel Désert, *Une société rurale au XIXe siècle. Les paysans du Calvados 1815-1895* Arno Press, New-York.

<sup>28</sup> José Manuel Perez-Garcia, « Niveaux de vie et traditions culturelles dans les campagnes du Léon entre 1750 et 1850 », *Histoire et sociétés rurales*, vol. 8, n° 2, p. 61-92, 1997.

*Si c'était une babiole ?*

*Une montre.*

Parce qu'à l'ère du portable on oublie que les montres sont à la fois des objets décoratifs et qu'elles sont beaucoup moins encombrantes qu'un téléphone cellulaire.

Parce que la montre a été l'un des symboles de la révolution de la consommation qui a eu lieu au XIX<sup>e</sup> siècle dans les zones rurales du Bassin parisien.

Je croyais en avoir fini avec les défunts et les populations des cantons de Marines et de Milly-la-Forêt après la publication de ma thèse aux PUR sous le titre, *Les fruits du partage*. C'était sans compter avec Gérard Béaur et Fabrice Boudjaaba. Bien que ces recherches ne constituent désormais que la périphérie de mes préoccupations scientifiques, je continue parfois à me plonger dans mes bases de données d'inventaires, de recensement, de tables des baux, etc.

Gérard Béaur m'a incité, dans le cadre des travaux du GDRI-CRICEC, à publier un article sur les niveaux de vie dans les zones rurales du Bassin Parisien à partir de la base d'inventaires après décès que j'avais utilisée dans ma thèse. L'historiographie française est riche en matière d'inventaires après décès depuis les travaux de Micheline Baulant et de Daniel Roche<sup>29</sup>. En ce domaine, comme en d'autres, nul doute qu'elle fut pionnière ou du moins qu'elle ne fut pas en retard. Cette littérature m'était familière. Mais la recherche que j'entreprenais alors m'obligea à affronter une historiographie très différente. Elle m'a permis de me familiariser avec l'œuvre de Jan de Vries que j'admire tout particulièrement.

Jan De Vries a inspiré l'un des débats en histoire économique les plus stimulants de ces 30 dernières années<sup>30</sup>. Ses écrits sur la *révolution industrielle* sont réellement passionnants. Au même titre que Robert Allen, il est inventif et ne cesse jamais de renouveler le regard que nous portons sur notre discipline. Le travail que j'ai effectué sur le contenu des

---

<sup>29</sup> Les écrits de Micheline Baulant ont été rassemblés dans un ouvrage très important édité par Arlette Schweitz, Gérard Béaur, Anne Varet-Vitu, *Meaux et ses campagnes : vivre et survivre dans le monde rural sous l'Ancien Régime*, PUR, 2006. Il faut aussi citer l'ouvrage co-édité par Paul Servais, Anton Schurman et Micheline Baulant, *Inventaires après décès et ventes de meubles : apports à une histoire de la vie économique et quotidienne (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Academia, 1987. Mais en dépit de ces noms prestigieux, je suis particulièrement redevable à un article de Bélen Moreno Claveiras dans le mode d'exploitation des inventaires que j'ai adopté pour mesurer les différentiels de niveau de vie entre les régions et les périodes : « Révolution de la consommation paysanne ? Modes de consommation et différenciation sociale de la paysannerie catalane 1670-1790 », *Histoire et Mesures*, vol. 21, n° 1, p. 141-183, 2006.

<sup>30</sup> Jan de Vries, "The industrial revolution and the industrious revolution", *Journal of economic history*, vol. 54, n° 2, p.249-270, 1994. Dans cet article en s'appuyant sur la théorie de l'allocation du temps de Becker ("A Theory of the Allocation of Time", *Economic journal*, vol 75, n° 299, p. 493-517, 1965) De Vries a enclenché l'un des débats les plus passionnants qui concerne non seulement la notion de révolution industrielle mais aussi celle de petite divergence. Voir aussi *The industrious revolution: consumer behavior and the household economy, 1650 to the present*, Cambridge university press, 2008. Outre ce pan de l'oeuvre de De Vries, je dois citer un ouvrage qui m'a beaucoup marqué, *The Dutch rural economy in the golden age, 1500-1700*, Yale university press, 1974.

inventaires de Milly-la-Forêt et de Marines m'a permis de me confronter à cette pensée riche et toujours en éveil.

J'ai pu ainsi formaliser la critique la plus importante que je peux faire aux historiens économistes. Tous semblent avoir assimilé, digéré, intériorisé, les idées de l'économie de l'offre. Ils ne sont pas tous thatchériens mais ils tendent tous vers le thatchérisme. L'idée selon laquelle les individus augmentent leur offre de travail pour pouvoir consommer frénétiquement me semble assez peu féconde pour expliquer la longueur des journées de travail au XIX<sup>e</sup> siècle. Sauf à considérer que les prolétaires anglais ont transformé leur vie en enfer pour s'acheter des montres et du café (entre autres), je ne saisis pas bien la portée de l'explication... Il me semble beaucoup plus simple d'expliquer la révolution industrielle par la nécessité pour les prolétaires anglais et hollandais, en particulier, d'allonger la durée de leur travail (quotidien, hebdomadaire, annuel) pour faire face à une dégradation continue de leurs conditions de vie. De ce point de vue, je ne crois pas que Marx se soit trompé de beaucoup.

La notion de *révolution industrielle* a participé d'un vaste mouvement destiné à disqualifier la macro-économie d'inspiration keynésienne et bien sûr la critique marxiste du développement capitaliste. De ce point de vue, la portée de la notion instituée par De Vries dépasse largement le cadre de l'histoire économique. Elle résonne jusqu'à maintenant. Elle permet de justifier d'un point de vue historique les politiques d'allongement du temps de travail en liant croissance économique, croissance de la consommation et du bien-être et croissance de l'offre de travail. De Vries se garde de lancer le bouchon trop loin de manière trop voyante. D'autres, à l'image de Mokyr, ne se retiennent pas comme le prouve son article de 1977, que De Vries cite dans son article de 1994<sup>31</sup>.

De ce travail, je regrette simplement le trop long délai entre l'écriture de mon article et son édition. Paradoxalement, à chaque fois que l'éditeur de la revue me contactait, je devais rendre la « dernière dernière version dans le courant de la semaine ». Si l'on m'avait dit que je disposerais de 6 ans, j'aurais pu réellement enrichir ma bibliographie et sans doute ma compréhension des phénomènes que décrit De Vries<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> Voir Joël Mokyr, « demand vs Supply in the industrial Revolution », *Journal of economic history*, vol. 37, n° 4, p. 981-1008, 1977.

<sup>32</sup> « Y a-t-il eu une révolution industrielle dans le Bassin parisien au XIX<sup>e</sup> siècle ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 61, n° 1, p. 105-133, 2017. Cet article fut plusieurs fois remanié en raison des délais d'édition. Il procède d'une communication que je fis en 2011 (!) lors de la deuxième journée d'Histoire des Campagnes Européennes à la Ca Tron (24-26 novembre 2011). *Niveaux de vie et « révolution des objets » dans les campagnes (17e-19e siècles) / Living standards in the countryside (17th-19th centuries)*, « Evolution des niveaux de vie agriculteurs et différentiel de développement dans les sociétés rurales en Seine-et-Oise entre le début de la Restauration et celui du Second Empire (entre 1815-1820 et 1852-1857). Is it necessary to walk on the supply-side of the street? ».

Fondamentalement il est peu de champs en histoire économique que De Vries n'a pas marqués de son empreinte. J'ajouterai une observation qui me tient à cœur. On peut ne pas être d'accord avec De Vries, mais il est incontestablement plus intéressant que deux autres auteurs originaires des Pays-Bas qui rencontrent un grand succès : Joël Mokyr et Jan Luiten Van Zanden. Contrairement à eux, De Vries, qui n'a jamais cessé d'être historien, ne s'est pas simplement mué en idéologue.

*Si c'était une heure pour se réveiller ?*

*Le plus tard possible.*

Parce que j'aime traîner au lit le matin et que je suis en pleine forme pour travailler à partir de 11 heures au mieux. Je travaille aussi tard, voire très tard dans la nuit. Une nuit, j'écrivais à Tim Soens pour apporter trois petites modifications à un texte sur lequel je reviendrai plus loin. Il était 0 heure 48 (les boîtes mail sont un instrument magique). Tim me répondit le lendemain, à 11 heures 44 : « Thanks Laurent! You work much too hard and too late. See you at the conference ». En fait, le lendemain, j'eus toute les peines du monde à me réveiller. Un collègue tambourina à la porte de ma chambre quelques minutes avant le début des sessions de la journée... Le réveil ne m'avait pas réveillé et j'avais oublié de demander à la réception que l'on me réveille<sup>33</sup>.

Parce que l'heure du réveil et l'heure du coucher, déterminent, au moins pour partie, la durée de la journée de travail<sup>34</sup>.

Fabrice Boudjaaba m'a, quant à lui, incité à revisiter non seulement mes inventaires après décès mais aussi mes bases de données du recensement de 1836 à Marines et Milly-la-Forêt, et ma base des contrats de mariage pour écrire, soit seul, soit en sa compagnie, trois articles dont un en préparation. Je lui sais gré de cela.

Le premier article<sup>35</sup> était consacré au prêt entre frères et sœurs dans les zones rurales du Bassin Parisien. Je remettais encore une fois sur le métier mes bases de données d'inventaires après décès pour m'apercevoir que la source ne me permettait pas nécessairement de saisir ces prêts. Je garde un souvenir mitigé de cette expérience.

---

<sup>33</sup> Cet échange de mail date de septembre 2017, durant le congrès de l'EURHO qui cette année avait lieu à Leuven.

<sup>34</sup> Au sujet de l'allongement de la durée du travail en Angleterre, voir parmi les travaux de Voth, Hans Joachim, « Time and Work in Eighteenth-Century London », *Journal of economic history*, vol. 58, n° 1, p. 29-58.

<sup>35</sup> Laurent Herment, « Si loin, si proches : germains, cousins et voisins. L'entraide et la collaboration au sein des fratries dans le Gâtinais français au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'après les inventaires après décès » in *Le travail et la famille en milieu rural XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Fabrice Boudjaaba, (dir.), PUR, 2014, p. 93-110.

Ce n'est pas le cas de l'article suivant. Je veux revenir avec un peu plus de précision sur l'article que Fabrice Boudjaaba et moi avons écrit à quatre mains<sup>36</sup>. Il portait sur le travail salarié des enfants des ménages ruraux du Bassin Parisien.

Nous présentâmes nos premiers résultats lors d'un workshop à Albacete en novembre 2013<sup>37</sup>. Une seconde présentation de ce travail eut lieu, en avril 2014, dans le séminaire organisé par Fabrice Boudjaaba à l'EHESS. Nous remîmes l'ouvrage sur métier à Toronto en novembre 2014<sup>38</sup>. Finalement nous publiâmes un article dans la revue argentine en ligne *Mundo agrario*<sup>39</sup>. Je suis particulièrement heureux de cette publication. Elle est basée sur le dépouillement du recensement de 25 communes du canton de Marines représentant 9.262 individus répartis dans 2.795 ménages.

Nous avons montré deux choses très importantes à mes yeux. Premièrement, contrairement à ce qui se répète inlassablement, le travail des femmes n'est pas purement et simplement sous-enregistré dans les recensements. Pour apprécier les qualifications professionnelles attribuées aux femmes il faut tenir compte d'un effet cycle de vie. Les agents recenseurs attribuent des qualifications aux jeunes femmes célibataires. Les femmes mariées sont par contre très rarement qualifiées. Deuxièmement, si l'on tient compte de cet effet cycle de vie et de la structure du ménage, il apparaît très clairement que la présence dans le ménage d'un individu mâle, célibataire, de plus de 16 ans, « protège » les jeunes filles de l'obligation de travailler en tant que salarié. Je dis bien « protège » et j'insiste sur ce terme. Il convient d'envisager les métiers auxquels étaient destinées les jeunes filles des ménages modestes des grandes plaines céréalières du Bassin Parisien : domestiques à la journée, journalières, blanchisseuses, etc. Bref, pour elles, l'entrée sur le marché du travail n'avait rien de bien exaltant. Il fallait que la configuration du ménage fût incapable de « protéger » la jeune fille pour qu'elle aille trimer dans les champs, au lavoir ou dans la maison d'un ménage plus fortuné.

---

<sup>36</sup> Fabrice Boudjaaba, Laurent Herment, "Travail domestique et travail salariés des enfants dans le monde rural (le canton de Marines vers 1830)", *Mundo Agrario*, vol. 18, n° 39, 2017

Il me faut aussi évoquer un article en préparation : Fabrice Boudjaaba et Laurent Herment (à paraître sous réserve), « The Civil Code, a Revolution in Modes of Transfer? Heritage and Marriage Contracts in France at the Beginning of the 19th Century ».

<sup>37</sup> Colloque organisé par Fabrice Boudjaaba et Francisco Garcia Gonzalez dans le cadre du GDRI-CRICEC, les 21 et 22 novembre 2013, à l'université d'Albacete *Servants and domestic workers in rural Europe, 16-19th centuries. Regional diversity and forms of dependence*. Nous avons présenté une communication intitulée « Travail domestique et enfants salariés dans le canton de Marines vers 1830. »

<sup>38</sup> La communication s'intitulait *Wage-Earning Children in Countryside Households of Paris Basin during the First Half of the Nineteenth Century*.

<sup>39</sup> Fabrice Boudjaaba, Laurent Herment, « Travail domestique et travail salariés des enfants dans le monde rural (le canton de Marines vers 1830) », *Mundo Agrario*, Vol. 18, n° 39, 2017.

C'était dans les ménages économiquement fragiles que les jeunes filles travaillaient. C'était particulièrement net quand le chef de ménage était une veuve. Mais c'était très net aussi en l'absence d'un jeune mâle vigoureux en âge de travailler. Bref la présence d'un frère en âge de travailler « protégeait » effectivement la sœur en âge de travailler. Certains collègues n'ont pas apprécié cette communication. On nous fit remarquer que cela pouvait être le signe d'une stratégie d'enfermement des jeunes filles. On aurait ainsi retenu dans l'espace domestique des jeunes filles rêvant d'émancipation. Nous ne pouvions que remarquer que ce type d'argumentation ne tenait pas dans le Bassin parisien du XIX<sup>e</sup> siècle, sauf à faire preuve de beaucoup d'imagination. Surtout, pourquoi cette stratégie d'enfermement n'était-elle pas valable pour certains ménages aux caractéristiques précises : ménages de journaliers, ménages dirigés par des veuves, absences de frère en âge de travailler ? Bref les ménages qui faisaient face à des difficultés financières.

Au-delà de ces remarques qui n'ont rien de polémique dans mon esprit, l'article permet de rendre compte d'une réalité qui n'a pas nécessairement été comprise et qui mériterait d'être analysée avec beaucoup d'attention. Le travail, du moins le type de travail dont étaient protégées les jeunes filles, ne semble pas digne d'intérêt pour les paysans du Bassin parisien au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. On les comprend.

En raison des hasards éditoriaux, je n'ai jamais eu l'occasion de mettre en regard les résultats de cet article et ceux de l'article que j'ai consacré à la *révolution industrielle*. Je soulignais en conclusion de l'article sur les niveaux de vie et la notion de *révolution industrielle* que la durée du travail n'avait sans doute pas augmenté au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans les zones rurales du Bassin parisien. La hausse des niveaux de vie et la révolution de la consommation qui intervenait assez tôt dans le siècle ne pouvaient pas s'expliquer par une quelconque révolution industrielle.

Les conclusions de l'article sur le travail des jeunes filles renforcent l'idée que la révolution de la consommation n'est pas liée, du moins dans le Bassin parisien, à l'allongement de la durée globale du travail des membres du ménage. Bref, s'il y a bien une région d'Europe où la volonté d'acquérir des montres, de la porcelaine, etc., de consommer du café et du sucre (par exemple) n'a pas conduit les gens à transformer leur vie en enfer, c'est le Bassin parisien.

Comment expliquer cela ? Par un niveau de salaire à nul autre pareil. Les salaires des journaliers de la région sont très élevés, sans parler des salaires des salariés permanents. Les ménages ruraux n'avaient pas de raison d'envoyer les enfants travailler très tôt et, manifestement, cela protégeait les jeunes filles d'une mise au travail précoce. Cela ne signifie

pas que personne ne travaillait ou que les jeunes (filles ou garçons) ne travaillaient jamais mais que leur existence n'était pas uniquement dictée par l'impératif de participer à l'équilibre financier du ménage. Bref, le père pouvait se payer une montre sans envoyer ses enfants au turbin.

Ce n'est que plus tard, sans doute avec la grande dépression de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voire plus tard encore, que la situation des classes rurales laborieuses du Bassin parisien s'est dégradée relativement et sans aucun doute de manière absolue. Mais c'est une toute autre histoire.

## **Deuxième partie. Approvisionnement et alimentation**

*Si c'était un fruit ?*

*La mirabelle.*

Parce que son nom est à lui seul une merveille, parce que j'aime la confiture de mirabelles, parce que, enfin, c'est un fruit des terres pauvres et argileuses. Si vous ne savez pas quoi planter sur votre carré de glaise, plantez des mirabelles. L'été venu, elles rougiront, et la confiture constituera la promesse de petits déjeuners hivernaux délicieux. Le hareng fumé se marie merveilleusement bien à la confiture de mirabelles (ce doit être mes racines germaniques). Les mirabelliers n'ont qu'un défaut. La récolte est éminemment variable. Il faut faire provisions de confiture pour plusieurs années.

Je me comporte donc comme les paysans de Jean Meuvret : j'ai peur de manquer. Mais j'ai de la confiture de mirabelles en réserve. C'est un moyen de savourer les douceurs de l'existence en temps de pénurie. J'ai toujours quelques dizaines de pots d'avance... Sauf lorsque le sort s'acharne deux ou trois ans de suite. Il me faut alors faire les fonds de placards chez mes parents, chez mes sœurs et mon frère qui parfois se rebiffent véhémentement.

J'entretiens avec la mirabelle un rapport singulier. Comme tant d'autre avant moi, je ne suis pas uniquement guidé par un calcul économique trivial, je suis mu par mon instinct. La mirabelle sera donc mon point d'entrée sur le thème de l'approvisionnement, auquel, avec l'aide et la complicité de Wouter Ronsjin, je m'intéresse depuis plusieurs années.

C'est un thème crucial pour les études rurales. Pourquoi produire du blé, du seigle, du sarrasin, etc., si ce n'est pour les manger, les vendre et approvisionner des populations proches ou lointaines ? Comment les stocker, comment les conserver, quand les livrer aux marchés, comment et quand les transformer en farine, en pain, en bouillie, en galette ?

L'historiographie française a été beaucoup préoccupée par le problème de l'approvisionnement. Il n'est qu'à évoquer les noms de Labrousse, Lefebvre et Meuvret pour

mesurer l'importance de cette question<sup>40</sup>. Peu de thèmes peuvent se prévaloir d'une généalogie si prestigieuse.

De là une littérature immense et qui m'a laissé sur ma faim. L'historiographie a pris deux directions. La première inspirée par Labrousse, bien que de nombreux auteurs étrangers n'aient aucune conscience de son apport initial et se référeront plus volontiers à Slicher van Bath<sup>41</sup>, Abel<sup>42</sup> ou Beveridge<sup>43</sup>. En bon Français j'ai évidemment découvert ces auteurs longtemps après avoir entendu parler de Labrousse. L'analyse du mouvement des prix a donné à partir de 1990-2000 à une foultitude d'écrits profondément influencés par des considérations étroitement économicistes. La grande question était de savoir à partir de quelle époque les prix avaient convergé sur les différents marchés et à quelle vitesse. Le présupposé était évidemment que le fonctionnement du marché avait permis d'obtenir un prix d'équilibre global qui assurait une allocation optimale des ressources.

Au terme de trois décennies de recherches, l'histoire des prix est devenue une discipline hautement technique mais dont on peine à mesurer avec précision les apports pour les historiens du monde rural, du monde urbain, de l'alimentation, des techniques, etc. Bref, elle est devenue un sous-champ disciplinaire qui relève plus de l'économisme que de l'histoire<sup>44</sup>. En définitive, ces travaux ignorent presque totalement les questions de la conservation des grains et des farines et des autres aliments, les interrogations sur leurs conditions de transports, de leur transformation, etc.

C'est précisément en réaction contre ce courant économiciste que Wouter Ronsijn et moi-même avons décidé de remettre l'ouvrage sur le métier dans une perspective plus proche des préoccupations de Meuvret et Lefebvre que de celles de Labrousse. Deux travaux ont joué un rôle important dans la prise de conscience qu'il était nécessaire de remettre sur ses pieds le

---

<sup>40</sup> Ernest Labrousse, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, PUF, 1944, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Archives contemporaines, 1933. En ce qui concerne Georges Lefebvre je pense en particulier à *Etudes orléanaises*. Tome 1, *Contribution à l'étude des structures sociales à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* ; et surtout Tome 2. *Subsistance et maximum (1789-an IV)*, CHESRF, 1962-1963. Jean Meuvret, *Le problème des subsistances à l'époque de Louis XIV*, tome 3 en particulier, *Le commerce des grains et la conjoncture*, EHESS, 1977.

<sup>41</sup> Slicher van Bath, B., *The agrarian history of Western Europe, AD500-1800*, Arnold, 1963 (1<sup>er</sup> édition 1960).

<sup>42</sup> Abel, W., *Crises agraires en Europe (XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Flammarion, 1974 (1<sup>er</sup> édition 1935).

<sup>43</sup> Beveridge, W., *Prices and Wages in England from the twelfth to the Nineteenth century*, Longmans, Green, 1939.

<sup>44</sup> Il est difficile d'envisager ne serait-ce qu'une ébauche de la bibliographie (je n'ose même pas dire de l'historiographie). On se contentera de citer Federico, G., « How much do we know about market integration in Europe? », *Economic history review*, vol. 65, n° 2, p. 470-497, 2012.

problème de l'approvisionnement : l'ouvrage de Sigaut sur le stockage<sup>45</sup> et un article de Gérard Béaur pratiquement introuvable sur la notion de soudure<sup>46</sup>.

Mon intérêt pour les problématiques d'approvisionnement est toutefois antérieur à la lecture de ces deux travaux. J'avais essayé de démontrer dans ma thèse que la conjoncture frumentaire n'avait pas eu d'incidence majeure sur le déroulement des cycles d'accumulation patrimoniale et de transmission du patrimoine dans le Bassin Parisien. Bref, que les paysans du Bassin Parisien étaient Mithridatisés contre les sautes d'humeur de la mercuriale. Au rebours de nombreux historiens, je ne considérais pas que les paysans étaient à la merci des usuriers à la moindre hausse des prix du blé. Je me suis donc penché sur deux crises de subsistances : celle de l'an II et de l'an III et celle de 1853-1857.

J'ai présenté mes travaux sur les effets de la crise de 1853-1857 au cours d'un workshop à Trévis en 2009 puis au quinzième congrès d'histoire économique qui eut lieu à Utrecht<sup>47</sup>. C'est lors du congrès d'Utrecht que je rencontrai pour la première fois Wouter Ronsijn avec lequel j'ai travaillé depuis. En 2011 j'ai publié un article dans *Histoire et mesures* sur la manière dont le pouvoir impérial avait, dès l'automne 1853, déconnecté la question de l'approvisionnement parisien de la problématique de l'approvisionnement des zones rurales du Bassin Parisien<sup>48</sup>. Cet article doit beaucoup à un article de Toshio Horii, paru en 1984 et qui a été peu cité ce qui est vraiment dommage<sup>49</sup>.

Il me restait à expliquer comment les paysans étaient parvenus à se rendre maître de l'offre de primaire de grain et à expliquer par quels mécanismes les communautés rurales s'étaient affranchies des effets délétères des crises de subsistances. Dans un article publié en 2013 dans un ouvrage collectif dirigé par Jean-Claude Daumas, j'analysai la mise en œuvre de

---

<sup>45</sup> M. Gest. et F. Sigaut (eds.), *Les techniques de conservation des grains à long terme : leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés*, CNRS, 1985.

<sup>46</sup> Béaur, G. « La soudure n'est plus ce qu'elle était. Contribution à l'étude du mouvement saisonnier du marché du blé et du marché de la terre d'après le cas de la région de Chartres au XVIII<sup>e</sup> siècle », in J.-F. Chauvard, et I. Laboulais (eds.), *Les fruits de la récolte*, Strasbourg, p. 93-107.

<sup>47</sup> Workshop européen de Trévis le 14 et 15 juin 2009. Présentation d'une communication intitulée. « Les communautés rurales de Seine-et-Oise face aux crises frumentaires au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ». Je présentais une seconde fois cette communication lors du XV<sup>th</sup> World Economic History Congress Utrecht 2009, dans la session C5 du 5 août 2009. *A critical re-examination of demographic and economic crises in Western Europe during the period of Ancien Régime and the XIX<sup>th</sup> century*.

Il y a peu de ville que j'aime moins qu'Utrecht. J'y ai passé, adolescent, les plus exécrables vacances que l'on peut imaginer. Avec le recul, je me demande comment mes cousins et moi avons eu l'idée totalement improbable d'aller passer des vacances dans cette campagne ennuyeuse peuplée de puritains. L'idée d'y retourner ne serait-ce qu'une nuit me révoltait. J'ai donc décidé d'aller loger à Amsterdam durant ce congrès.

<sup>48</sup> Laurent Herment, « Les communautés rurales de Seine-et-Oise face à la crise frumentaire de 1853-1856. » *Histoire et Mesure*, 2011, Volume XXVI-n°1, pages 187-220.

<sup>49</sup> Toshio Horii, « La crise alimentaire de 1853-1856 et la caisse de la boulangerie de Paris », *Revue historique*, tome 272, n° 2, p. 375-401.

la politique de prélèvement autoritaire dans le district d'Etampes durant la Terreur<sup>50</sup>. Je montrais, largement inspiré par les travaux de Jean Meuvret<sup>51</sup>, Richard Cobb<sup>52</sup> et Georges Lefebvre<sup>53</sup>, que, dès cette période, les communautés rurales s'étaient affranchis de la tutelle des villes et de l'emprise de la bourgeoisie rurale et urbaine. De plus, à partir durant l'an III et l'an IV, la paysannerie, par la grâce de l'assignat et de l'hyperinflation, avait trouvé le moyen de se délester d'une très large partie de ses dettes. J'ai analysé ce mouvement de désendettement à l'aide des minutes notariales de Milly-la-Forêt et des tables des actes civils du bureau de l'enregistrement de la ville<sup>54</sup>. Il est clair que la période thermidorienne permit à la paysannerie de se défaire d'une partie des obligations qui pesait sur elle. Elle profita bien sûr aussi à plein de l'abolition de la dîme et de la liquidation des droits seigneuriaux. Cet article doit bien sûr beaucoup à l'article de Gérard Béaur paru quelques années plus tôt dans les *Annales de la Révolution française*<sup>55</sup>.

Ces deux travaux, qui peuvent paraître totalement périphérique dans ma production, m'ont néanmoins permis de formuler une partie de mon programme de recherche. En me détachant de l'idée que la paysannerie était perpétuellement victime des appétits de la noblesse et de la bourgeoisie et des crises de subsistance, je pouvais envisager la problématique de l'approvisionnement au XIX<sup>e</sup> siècle sous un angle nouveau. Je posais le premier jalon de cette recherche lors d'un colloque organisé par Rui Santos à Lisbonne en octobre 2012 dans le cadre du GDRI-CRICEC. Je présentai une communication sur la notion de la soudure<sup>56</sup>. C'est à cette occasion que Wouter Ronsijn et moi avons formalisée une collaboration qui dure encore.

---

<sup>50</sup> « Rats des villes, rats des champs. Combats pour la maîtrise des surplus et de l'approvisionnement frumentaires : le tournant révolutionnaire », in *Faire de l'histoire économique*, Jean-Claude Dumas (ed.), Editions Universitaires de Dijon, 2013, p. 59-69. Je présentai une première version de ce travail lors du congrès de l'Association Française des Historiens Economistes, qui s'est déroulé à Lyon, les 20-22 octobre 2010.

<sup>51</sup> *Le problème des subsistance...*, opus cité.

<sup>52</sup> Entre *Terreur et subsistances*, Paris, Clavreuil, 1965. Il faudrait aussi évoquer les travaux de Jacques Dupâquier, de Guy Lemarchand, de Serge Bianchi, etc. sur cette question mais ils me paraissent moins intéressants. Je dois par ailleurs avouer que j'ai été peu influencé par l'œuvre d'Anatoli Ado, *Paysans en révolution. Terre, pouvoir et jacqueries 1789-1795*, Société des études robespierriste, 1996 et par celle de l'école marxiste. Cela peut paraître paradoxal, mais je me réclame du Marx, chapitre I, livre I du *Capital*. Je ne me sens en rien lié par l'exégèse marxiste.

<sup>53</sup> Outre les *Etudes orléanaises* il faut bien sûr faire référence *La Grande peur*.

<sup>54</sup> Herment, Laurent, « Hyperinflation et mouvements de la rente dans les campagnes d'Île-de-France. Fortunes et infortunes d'une bourgeoisie rurale », *Annales Historique de la Révolution Française*, 2013-4, n° 374, pages 129-155. J'ai présenté une première version de cette communication lors d'un workshop, organisé par Rosa Congost à l'université de Gérone, les 27-29 septembre 2012 : *Fortune et Infortunes d'Anne Elisabeth Lambert (Anne Elisabeth Lambert's Fortune and Misfortunes)*.

<sup>55</sup> Gérard Béaur, « Révolution et redistribution des richesses dans les campagnes : mythe ou réalité ? », *Annales de la Révolution française*, n° 352, p. 209-239.

<sup>56</sup> Workshop, Lisbonne, 19-20 novembre 2012 GDRI CRICEC: Harvest fluctuations and food shortages in European rural societies. Middle Ages-20<sup>th</sup> century. Présentation de la communication suivante : *Enquête sur le*

*Si c'était une œuvre impressionniste ?*

Les meules de blé de Monet.

Meule de blé (hiver) ; Claude Monet.



Source. Musée de Chicago.

Parce que, j'ai pu admirer la série à Chicago, en 2015, à l'occasion de la conférence de la SSHA, et surtout parce qu'elle représente un moyen de compréhension des problématiques liées au stockage des céréales et au calendrier d'approvisionnement des marchés. Comme l'indique les différents tableaux de la série, les blés sont stockés sous forme de meule dans les champs, durant l'automne mais aussi durant l'hiver. Or, cela va à l'encontre de l'idée selon laquelle les blés étaient battus frénétiquement par les paysans immédiatement après la moisson pour être engrangés dans de vastes édifices.

Le travail que Wouter et moi avons entrepris comprend trois temps. Dans un premier temps, nous avons essayé de décrypter les rythmes d'approvisionnement du marché. En utilisant les bases de données que nous avons constitué en France et en Belgique et en exploitant les données disponibles sur le site *Corn return*, nous avons pu montrer que les

---

*concept de « soudure » dans le Sud-ouest de la Belgique et la France du Nord pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Inquiry on the concept of « soudure » in the South-East of Belgium and Northern France during the first half of the nineteenth century.*

grains étaient commercialisés entre octobre et mars<sup>57</sup> et que selon les régions les calendriers de livraison obéissaient à un mouvement pendulaire plus ou moins marqué.

Le second temps de notre démarche a été de revisiter les mercuriales en France et en Belgique. Il s'agissait de comprendre le mode de fixation des prix du grain sur les marchés. Nous avons pu montrer que les méthodes de fixation des prix étaient loin d'être uniformes. Elles variaient d'une ville à l'autre mais aussi, parfois, d'une période à l'autre dans une même ville ou une même région<sup>58</sup>.

Le troisième temps de notre démarche consista à s'interroger sur les modes de stockage des grains. Nous nous sommes en particulier appuyés sur un article très important de P. Brunet passé totalement inaperçu<sup>59</sup>. Brunet mettait en exergue le fait que lorsque les rendements augmentaient, le stockage en meule se développait en raison du coût de construction des granges. Or, le stockage en meule, comme l'indique la série de Monet, permet de différer le battage jusqu'au moment où le grain doit être porté au marché. Nous avons tenté de montrer à travers deux enquêtes de la période révolutionnaire que ce mode de stockage sans être nécessairement dominant était important dans les régions de grande culture<sup>60</sup>.

Le long et patient travail entrepris avec Wouter Ronsijn a trouvé son aboutissement, peut-être provisoire, dans l'édition d'un ouvrage collectif que nous avons dirigé avec l'aide de Niccolo Mignemi. (*Stocks, seasons and sales. Food supply, storage and markets in Europe and the New World, c. 1600-2000.*, collection CORN, vol. 17). A travers 10 contributions portant sur sept pays différents, cet ouvrage a permis d'envisager les évolutions des filières d'approvisionnement sur la longue période et de détacher le regard historique sur l'approvisionnement de considérations purement économicistes fondées quasi-exclusivement sur une analyse des prix des grains.

---

<sup>57</sup> Laurent Herment et Wouter Ronsijn, "Seasonal patterns in food markets in north-west Europe in the second quarter of the nineteenth century: the evidence of periodic markets in France, England, and Belgium, 1820 to 1850", *Agricultural History Review*, n° 63.1, 2015, p. 60-80.

<sup>58</sup> Wouter Ronsijn et Laurent Herment, "Les mercuriales du XIX<sup>e</sup> siècle. Le contrôle et la surveillance des prix et de l'offre de grains en France et en Belgique, 1789-1914", *Revue du Nord*, n° 417, tome 98, octobre/décembre 2016, p. 812-838.

<sup>59</sup> P. Brunet, « Les granges de Normandie. Essai d'architecture et d'économie rurale », *Hors-série des Annales de Normandie. Recueil d'études offert en hommage du doyen Michel de Boïard*, vol. 1, n° 1, p. 115-128, 1982.

<sup>60</sup> A paraître (accepté), avec Wouter Ronsijn, « Les modalités du stockage des céréales en Flandre et dans la France du nord en l'an II et III », *Flaran*, 40, 2020.

Ces différents travaux ont été précédés de l'organisation de sessions lors du congrès de l'European Rural History Organisation (EURHO), à Berne en août 2013<sup>61</sup>, lors du congrès de l'ESSHC à Vienne en avril 2014<sup>62</sup>, et lors du congrès de l'EURHO, à Gérone en septembre 2015<sup>63</sup>, de l'organisation d'un workshop à Rome en octobre 2015<sup>64</sup>, et de la présentation d'une communication à Flaran en 2018<sup>65</sup>.

*Si c'était un arbre ?*

*Le baobab.*

Parce que lors de mon premier voyage dans le Sahel, en 1985, pour être exact, je me suis longtemps demandé ce qu'étaient ces très gros arbres que je voyais de temps en temps. A force de réflexions rêveuses, j'ai conclu que c'était sans doute des baobabs. J'ai finalement découvert lors de mes séjours en brousse et à Ouagadougou une partie de l'économie du baobab : les fruits pour le jus, les feuilles pour la sauce qui accompagne la bouillie de mil. Mais ce ne sont que les considérations d'un petit blanc perdu par un hasard improbable au milieu de la révolution sankariste. J'avais pour projet initial d'aller au Mexique, mais les avions été pleins, j'ai donc opté pour la Haute-Volta qui venait d'être rebaptisée. J'y croisais une civilisation que je ne connaissais pas.

Depuis longtemps je m'interroge sur le devenir de ces paysans que j'ai connus pendant quatre séjours en Brousse en 1985 et 1986. Je suis retourné au Burkina plusieurs fois. Mais depuis 2012 je n'ai pas eu l'occasion d'y remettre les pieds, ce qui ne signifie pas que j'ai coupé tout contact avec ce pays que j'aime infiniment. J'offre ici quelques photos de mon premier voyage. Elles témoignent maladroitement de cet attachement. Elles présentent mieux

---

<sup>61</sup> EURHO congress, (European Rural History Organisation), Berne, 19-22 août 2013. Organisation d'une session intitulée « Long-term effects of agrarian crisis and agrarian depressions on commercial networks (1750-1950) ».

<sup>62</sup> ESSHC (European Social Science History Conference) 23-26 avril 2014. Session organisée par Wouter Ronsijn et Laurent Herment *Rhythm and Evolution of Staple Food Market, 1650-1950*. Avec la participation de: Gérard Béaur, Ingrid Henriksen, Stephen Hipkins, Richard W. Hoyle, Pablo-F. Luna, Vicente Pinilla, Gema Aparicio et Jean-Michel Chevet.

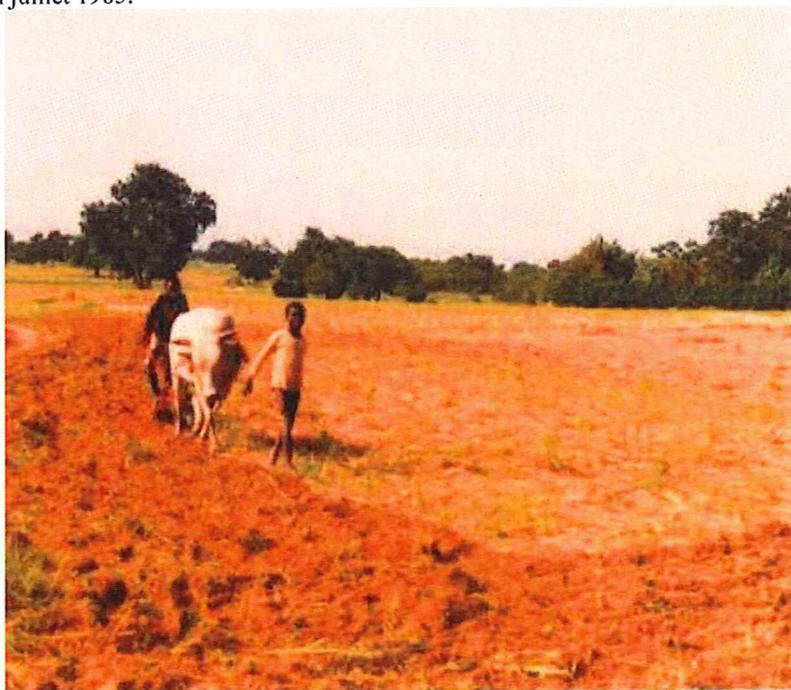
<sup>63</sup> Gérone, 7-10 septembre 2015, organisation d'une double session, en collaboration avec Wouter Ronsijn (Gand), intitulée « Storage of Staple Food and Commercial Networks from the late Middle Ages to the Twentieth Century ».

<sup>64</sup> Niccolo Mignemi journées d'études 29-30 octobre 2015 à Rome, ayant pour thème : « Gérer la pénurie, gouverner l'abondance : dynamiques du stockage et de l'approvisionnement dans le secteur agroalimentaire, XVIII-XX<sup>e</sup> siècles ». Ce bref séjour romain m'a convaincu une fois de plus de la nocivité du tourisme de masse. Je n'ai pris aucun plaisir à me promener dans Rome sauf lorsque Niccolo Mignemi m'a mené à l'écart des zones les plus touristiques. Je préfère ne rien voir de Rome plutôt que de ne rien en voir au milieu de la foule. Mais je dois avouer à ma grande honte que l'accès à la loggia du Palais Farnèse pour fumer ma dernière cigarette de la journée fut un plaisir rare. Je ne regrette pas d'avoir arrêté de fumer... Mais quand même !

<sup>65</sup> Journées internationales d'histoire. Flaran 40. 12-13 octobre 2018. Présentation de la communication avec Wouter Ronsijn, au journées internationales d'histoire de Flaran, 12-13 octobre 2018 : « Les modalités du stockage en Flandres et dans la France du nord en l'an III.

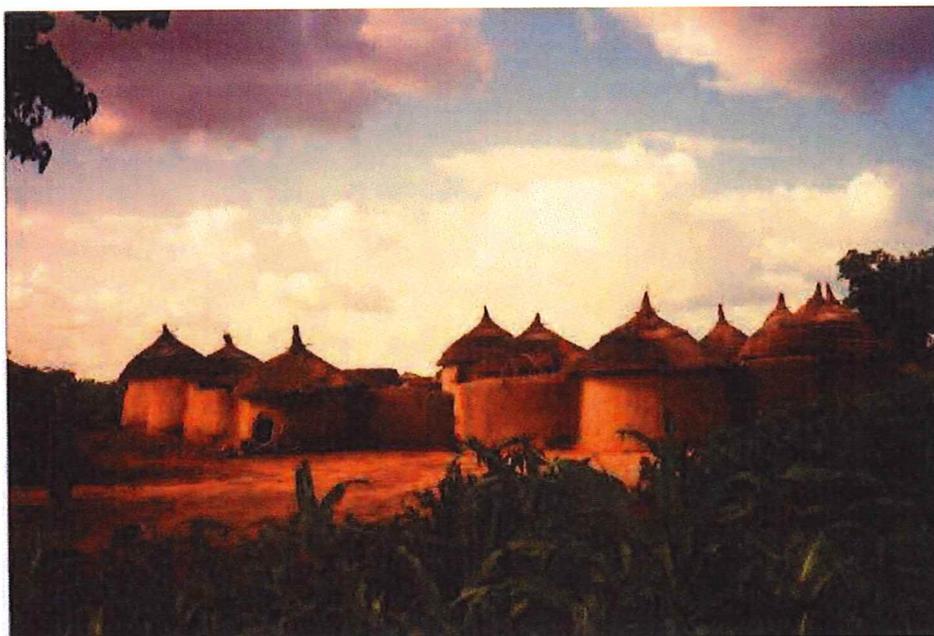
que je ne pourrais le faire ce qui m'a le plus marqué durant ces voyages. Dans la mesure où ce travail est un exercice de mémoire, elles disent aussi combien, peut-être, certaines des questions de recherches que je développe depuis 15 ans étaient inconsciemment présentes depuis longtemps. Elles recourent, entre autres, les problématiques de la reproduction sociale, du niveau de vie, du calendrier des récoltes et du stockage.

Culture vivrière par deux jeunes adolescents (Tibila et Bassibri). Village situé à l'ouest de Kombissiri, Burkina Faso, fin juillet 1985.



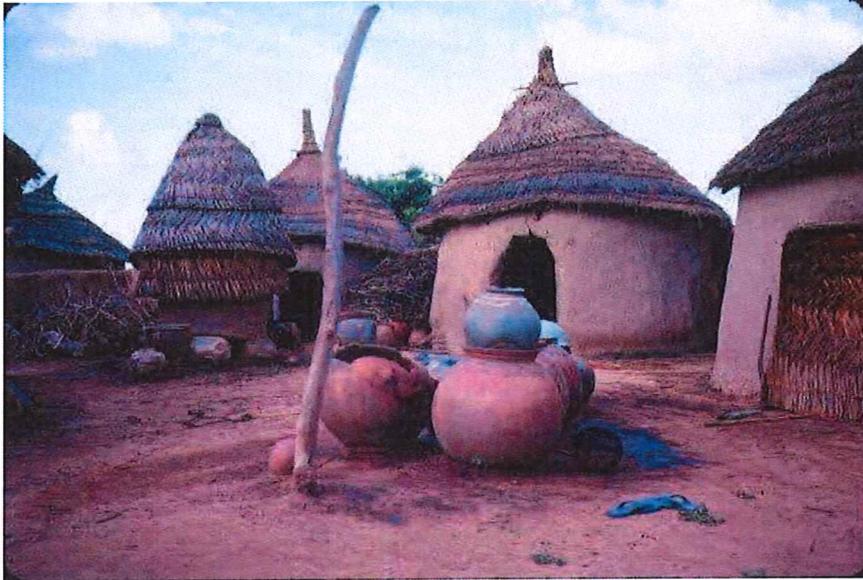
Source. Collection personnelle de l'auteur.

Village à l'ouest de Kombissiri, Burkina Faso, fin août 1985.



Source. Collection personnelle de l'auteur.

Greniers à mil. Village à l'ouest de Kombissiri. Fin juillet 1985.



Source collection personnelle de l'auteur.

Mais revenons au baobab. Voilà un arbre aux fruits délicieux et aux feuilles moins délicieuses mais bien utiles. Le baobab est un point d'entrée potentiellement intéressant pour un historien des systèmes agraires qui s'intéresse à l'alimentation. Avant de découvrir, « pour de vrai », comme disent les enfants, le baobab, je n'avais évidemment pas soupçonné que les fruits de cet arbre donnaient un jus merveilleusement acidulé. Avant de manger de la bouillie de mil, je n'avais pas l'idée que ses feuilles agrémenteraient de leur goût fade mes séjours en brousse. Le baobab est un excellent exemple du caractère multi-usage que les populations font des plantes et des arbres.

Voilà un arbre que la révolution verte n'a pas encore soumis à ces exigences. Mais le commerce n'est pas en reste... Je consulte la page interne de *laboratoire biologiquement*. On y apprend tout sur « les bienfaits de la feuille de baobab bio sur la santé », « c'est un ingrédient clef pour des cheveux en pleine santé », etc. (<https://www.biologiquement.com/feuille-baobab-bio/> 17 août 2019). Il faut croire que le karité va bientôt tomber aux oubliettes. Mais il faut avouer que l'allitération mâtinée d'assonance pourrait être superbe : *les bienfaits du bon et beau baobab bio...* Avec le karité c'est moins facile.

*Si c'était un tubercule ?*

*La pomme de terre.*

Parce que je n'aime pas la pomme de terre<sup>66</sup>. C'est une chose qui m'est étrangère. Je suis comme les paysans de Brueghel l'ancien, je peux ripailler en l'absence totale de pommes de terre. C'est un paradoxe, qui n'est qu'apparent, qu'elles aient pu jouer un rôle important dans mon parcours ces dernières années. A force de dépouiller des mercuriales, j'ai fini par être rattrapé par les sacs de pommes de terre. Pas ceux que Marx évoque dans son *18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, pour qualifier la paysannerie française, mais par les sacs de pommes de terres bien réels qui encombraient les marchés du Bassin Parisien au XIX<sup>e</sup> siècle.

La pomme de terre peut mener très loin. Elle est parfois apparue comme une plante salvatrice. Les populations de certaines régions d'Europe, pour le meilleur et parfois pour le pire, comme en 1846-1850, s'en sont gavées, certaines s'en sont éprises<sup>67</sup>. L'article que Michel Morineau a consacré à la pomme de terre me fascine<sup>68</sup>. Il y a peu d'article aussi clair, aussi net, aussi épuré de tout verbiage inutile. Je devrais m'en rappeler lorsque j'écris. L'auteur démontre que la pomme de terre n'est pas *LA* plante qui a permis la croissance démographique. Il indique aussi très clairement que les pommes de terre ne sont pas ou peu cultivées en région parisienne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Or tout change au XIX<sup>e</sup> siècle. La région parisienne, le nord de l'Ile-de France en particulier, devint une terre d'élection de la pomme de terre<sup>69</sup>.

Au-delà du cas de l'Ile-de-France, il reste encore beaucoup à comprendre des modalités par lesquelles cette plante s'est imposée dans les menus européens et a parfois

---

<sup>66</sup> Par exception j'aime les harengs pommes à l'huile... Mais sans doute plus en raison du hareng que de la pomme de terre.

<sup>67</sup> Je dois aux équipes de l'université de Saint-Jacques de Compostelle et tout particulièrement à Isidro Dubert Garcia et Lourenzo Fernandez Prieto les meilleures réussites du GDRI que j'ai dirigé durant quatre ans de 2016 à 2019 (GDRI Agriculture, Alimentation, Approvisionnement). L'équipe d'Isidro Dubert et Pegerto Saavedra a publié dans la revue *Obradoiro de historia moderna* une série d'articles fruit d'un workshop qui a eu lieu à Saint-Jacques de Compostelle en octobre 2017. Parmi ces articles trois sont consacrés au maïs et trois à la pomme de terre. Voir l'introduction au dossier par Dubert Isidro et Saavedra Pegerto, « Maiz, patata, coloniales... El impacto de los cultivos americanos en la agricultura y el comercio europeos, siglos XVI-XIX », *Obradoiro de historia moderna*, n° 27, p. 7-18. Cela permet de rappeler que la pomme de terre, loin d'être une spécialité d'Europe du nord, a joué aussi un rôle dans l'espace ibérique et dans l'espace méditerranéen.

<sup>68</sup> Michel Morineau, « La pomme de terre au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales ESC*, vol. 25, n° 6, p. 1767-1785, 1970.

<sup>69</sup> J'ai évoqué le village de Wissous dans lequel j'ai grandi. La fête annuelle s'appelle la « Fête de la patate », elle coïncidait avec la récolte de pommes de terre. De là l'idée, parmi la population, que les patates jouaient un rôle important dans l'alimentation. Je n'ai jamais creusé la question. Mais je crois plus volontiers que les pommes de terre étaient des pommes de terre industrielles destinées à l'approvisionnement des fabriques de fécule et d'alcool. Cela reste une hypothèse mais, je peux certifier que je n'ai jamais mangé une patate made in Wissous, bien que dans mes très jeunes années (c'est-à-dire à la fin des années 1960 et au début des années 1970) j'ai participé (de manière tout à fait folklorique) à leur ramassage. Mon frère, beaucoup plus âgé que moi, m'a confirmé qu'il n'avait pas non plus mangé ces pommes de terre.

remplacé les vieilles céréales. Dans un article paru en espagnol (« UN CAPÍTULO POCO CONOCIDO SOBRE LA HISTORIA DE LA PATATA EN LA REGIÓN PARISINA DURANTE EL SIGLO XIX », *Obradoiro de Historia Moderna*, 2018) j'ai émis l'hypothèse, peut-être totalement fautive, qu'une consommation de pommes de terre en grande quantité exigeait que trois conditions soient remplies : un combustible bon marché (il faut cuire la pomme de terre), une graisse bon marché (la pomme de terre est très peu calorique, trois fois moins que le pain pour être précis) et, bien sûr des pommes de terre à usage de consommation<sup>70</sup>. Or, la région parisienne, dont les populations ne mangeaient pas de pommes de terre au XIX<sup>e</sup> siècle, était l'un des pôles de production français de pommes de terre les plus importants à cette époque. Il me fallait expliquer ce paradoxe, ce que je fis en avançant l'hypothèse que je viens d'évoquer. Il me fallait aussi comprendre à quoi servaient ces montagnes de pommes de terre. Après une discussion avec un collègue hollandais (Bath van Bavel), qui affirmait que les parisiens mangeaient des pommes de terre, je pris le taureau par les cornes et je dépouillai une des parties de l'enquête agricole de 1862<sup>71</sup>. C'est une source majeure que les historiens de l'alimentation ont totalement ignorée. J'en conclus que les populations du Bassin Parisien ne mangeaient pas de pommes de terre (ce que je savais déjà) mais que, par contre, elles en buvaient selon toute vraisemblance, soit sous forme de vodka de Saint-Denis (comme me le fit remarquer Tim Le Goff), soit dans la bière. Je voudrais prolonger ce travail avec un économiste afin d'analyser plus finement les déterminants économiques de la consommation de pomme de terre à partir des prix de la graisse et du bois.

*Si c'était une chanson ?*

*Poulailler's song.*

L'histoire de l'alimentation, telle qu'elle est pratiquée actuellement, ne m'intéresse pas spécialement. Elle est, à mon goût, trop marquée par l'histoire culturelle, ce dont témoigne par exemple la revue *Food and history*. Je n'ai rien contre cette tendance historiographique, mais elle occupe beaucoup d'espace. « On peut pas être gentils tout le temps, on ne peut aimer tous les gens, y a une sélection. C'est normal. On lit pas tous le même journal »<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> Ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, semble-t-il que la pomme de terre devient un produit de consommation important. Je parlais de cet article et de mes idées à Patrice Baubeau qui m'en fit alors un résumé sous forme d'aphorisme : « eau, gaz, pommes de terre à tous les étages ».

<sup>71</sup> Cette discussion avec Bath Van Bavel a eu lieu lors d'un colloque à Münster. Colloque organisé par Ulrich Pfister (Münster) *The impact of disasters on pre-modern rural economies: Consequences for the countryside in Northwestern Europe before 1850*, 13–14 November 2014. Je présentai une communication intitulée "Resilience of rural community faced subsistence crisis in the Paris Basin between 1793 and 1853: A learning Process?". Je profite de cette occasion pour dire toute l'admiration que j'ai pour Ulrich Pfister.

<sup>72</sup> Alain Souchon, *Poulailler's song*, 1977.

J'ai néanmoins tenté une approche de l'histoire de l'alimentation grâce à Laurent Heyberger dont le travail sur la taille des conscrits français m'avait particulièrement intéressé. Il m'a permis de réellement découvrir un champ historiographique particulièrement fécond et qui pose le problème de la ration alimentaire sous un jour différent<sup>73</sup>. A la suite de notre rencontre, Laurent a obligeamment accepté de m'aider à organiser une session au congrès de l'ESSHC à Valence en 2016 à laquelle participèrent, outre, Laurent Heyberger lui-même, Brian A'Hearn, Ulf Christian Ewert et Hector Garcia Montero<sup>74</sup>.

Surtout, Laurent accepta d'envisager un travail en commun à partir de la stature des conscrits ruraux et les régimes alimentaires que l'enquête de 1862 permettait de cerner d'assez près. Nous présentâmes donc une communication lors du congrès de l'ESSHC qui eut lieu à Belfast en 2018. Notre objectif était de mesurer l'effet du différentiel de régime alimentaire sur la taille des conscrits dans différentes régions françaises<sup>75</sup>. A force de calculs sur la base de nos dépouillements respectifs, nous avons réussi à croiser une base de données de conscrits et une base de données de régimes alimentaires... Au terme de notre présentation, devant un amphithéâtre comble (vraiment comble, ce qui est rare dans un congrès), Cormac O'Grada, qui est chercheur passionnant, prit la parole et tua dans l'œuf notre enthousiasme, déjà très mesuré, pour notre travail. Il nous fit remarquer que la faiblesse des coefficients (tous significatifs cependant) ne pouvait que nous inciter à mesurer l'étendue de notre ignorance. Il va de soi que ce n'était nullement une attaque personnelle. Il voulait simplement souligner qu'en matière de lien entre taille et régime alimentaire, compte tenu de la faiblesse des coefficients de corrélation, les historiens avaient parfois tendance à mesurer l'étendue de leur ignorance. Bref, s'il était possible d'expliquer quelques pourcents des différentiels de taille entre deux populations, il restait surtout à expliquer les 80 ou 90 % de la différence. En dépit de cela... C'est plutôt un bon souvenir. Et puis on apprend à marcher en tombant.

---

<sup>73</sup> Parmi les travaux de Laurent Heyberger, il faut citer *La révolution des corps. Décroissance et croissance staturale des habitants des villes et des campagnes en France, 1780-1940*, UTBM et presses universitaires de Strasbourg, 2005 ; *Les corps en colonie : faim, maladies, guerre et crises démographiques en Algérie au XIX<sup>e</sup> siècle : approche anthropométrique*, Presses universitaires du Midi, 2019.

<sup>74</sup> ESSHC (European Social Science History Conference) 30 mars-2 avril 2016, Valence (Espagne), *Assessments of Food Intake, Food Intake and Height at the Local, Regional and National Level*.

<sup>75</sup> Congrès de la ESSHC, Belfast, 4-7 avril 2018, Communication en collaboration avec Laurent Heyberger (UTBM) *Male Breadwinners' Food Intakes and Estimations and Height of Conscripts in Nineteenth-century Rural France*. Session organisée par Gérard Béaur et Rosa Congost.

*Si c'était une préparation culinaire ?*

*La sauce arachide.*

Parce que j'aime l'arachide. J'ai toujours à portée de la main quelques cacahuètes salées. Je mange plusieurs fois par semaine du riz accompagné de sauce arachide. Je l'agrémenté d'un petit morceau de jarret de bœuf, de gîte ou de macreuse. Je ne connais pas les 200 recettes de John Washington Carver, ce que je regrette.

L'arachide, comme la pomme de terre, a joué un rôle important dans mon parcours depuis mon entrée au CNRS. Ce sont les travaux de Christophe Bonneuil qui ont constitué mon point d'entrée intellectuel dans le monde de l'arachide<sup>76</sup>. Ces lectures furent particulièrement importantes. D'une part elles m'initièrent, plus encore que les travaux de Nathalie Jas sur les engrais, que j'avais découverts quelques années auparavant, à la nécessité de m'intéresser à l'histoire des sciences. Mais surtout, la cacahuète c'est un monde. On tire un fil et toute la planète défile : Chine, Inde, Afrique de l'Ouest, Océanie, Amérique du sud et du nord, esclavage, colonialisme, réseaux commerciaux, huileries, engrais, compléments alimentaires pour le bétail, etc. On a beaucoup écrit là-dessus. La bibliographie est immense. Pourtant il manque une partie de l'histoire. Sa culture en Afrique, et plus encore en Inde, participa, à la décadence de la culture des plantes oléagineuses en Europe à partir de 1840.

L'arachide permettait de produire de l'huile bien évidemment. Mais, en sus, son pressage laissait un résidu qui a participé à tous les bouleversements de l'agriculture Européenne au XIX<sup>e</sup> siècle. Le tourteau d'arachide (ce résidu qui représentait environ 60 % du poids de la graine), selon les modes de pressage, selon la qualité de la matière première et selon les cours du marché, a été massivement utilisé soit dans l'élevage (laitier en particulier), soit dans la fumure des terres européennes avides d'éléments fertilisants (de l'azote en l'occurrence).

Ma prise de conscience quasi simultanée des problématiques liées aux multiples usages de la pomme de terre et de l'arachide<sup>77</sup>, m'a incité à présenter un GDRI (GDRI-AAA,

---

<sup>76</sup> Christophe Bonneuil, « Pénétrer l'indigène : arachides, paysans, agronomes et administrateurs coloniaux au Sénégal (1897-1950) », *Etudes rurales*, n° 151-152, p. 199-223.

<sup>77</sup> Deux autres ouvrages ont joué un rôle important dans ce projet mais leur influence sur le cours de l'historiographie est tellement évidente que je ne m'appesantis pas : Mintz, Sydney, *Sweetness and power : The place of sugar in modern history*, Penguin, 1986 ; Keneth Pomeranz, *The Great divergence. China, Europe, and the making of the modern world*, Oxford university press, 2000. Je veux aussi citer ici l'ouvrage de Thorkild Kjaergaard, *The Danish revolution : 1500-1800 : and ecohistorical interpretation*, Cambridge university press, 1994. Bien que les résultats présentés par Kjaergaard aient été remis en cause par l'historiographie danoise, au moins autant pour des raisons idéologiques (les institutions au sens où les entend Douglas North ne jouant aucun rôle dans la révolution agraire danoise) que pour des raisons historiques, son ouvrage offre des pistes de réflexions si fécondes que Pomeranz s'appuie sur lui pour étayer sa démonstration. Sur le rôle des institutions

Agriculture, Alimentation, Approvisionnement) qui avait pour but d'analyser les évolutions des systèmes agraires européens et américains en les mettant en rapport avec les transferts de plantes et de savoirs entre les espaces européens et les espaces ultra-marins. Ce GDRI, qui est arrivé à son terme en 2019, a permis de croiser les travaux de dix équipes de recherches en Espagne, en Suède, en Suisse, en Autriche, en Allemagne, en Belgique et au Mexique.

Dans le cadre de ce GDRI j'ai présenté, en collaboration avec Luca Andreoni de l'université d'Ancône, plusieurs communications sur l'arachide et, plus généralement, les graines et les fruits oléagineux<sup>78</sup>. C'est aussi dans ce cadre que j'ai pu mener à bien la publication de ma communication sur la pomme de terre.

---

dans la révolution agraire danoise, voir Ingrid Henriksen, « Les voies de la croissance de l'agriculture danoise », in Herment, Laurent, *L'histoire rurale de l'Europe XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, p. 249-269

<sup>78</sup> Dans le cadre du Colloque. Saint-Jacques de Compostelle 12-13 octobre 2017, *Cultivos americanos, transformaciones agropecuarias implicaciones del desarrollo de su comercio en europa y america, siglos XVI-XXI*, Coloquio del Obradoiro de Historia Moderna – GDRI-AAA. Communication intitulée *Global commodity and European agriculture: The peanut example* (en collaboration avec Luca Andreoni). Colloque Segundo coloquio Internacional *Technical and cultural transfers in rural history between Europe and the Americas (17<sup>th</sup>-20<sup>th</sup> centuries)* Mexico 15-16 octobre 2018, Communication (en collaboration avec Luca Andreoni, Ancône) *Peanuts and oil seed a way to transform European Agriculture*.

A paraître (sous condition d'acceptation), avec Luca Andreoni, "Oilseed cakes and cattle-breeding at the end of the nineteenth century France and Italy", in Lanero, Danier, Martiin, Carin, Fernandez-Prieto, Lourenzo et Herment, Laurent, *From Breeding & Feeding to Medicalisation. Animal farming, veterinarianization and consumers in the 20<sup>th</sup> c. Western Europe*, Brepols, Turnhout, 2022. Communication présentée initialement dans le cadre du workshop Workshop, *Animal husbandry in 20th Century Europe: Policies, trade, animal and public health, breeding and production systems*' SLU, 26-28 juin 2019. Organisé dans le cadre du GDRI-AAA, sous le titre *Oilseed cakes and cattle-breeding at the end of the nineteenth century France and Italy*.

## Troisième partie. Les engrais

*Si c'était une boisson ?*

Le café.

Parce que c'est un puissant diurétique. On ne soupçonne pas combien cela est important pour l'entretien de la fertilité des sols. La mode recycleuse contemporaine fait feu de tout bois. Sur la base de travaux d'histoire de l'hygiène et de l'urbanisme, je pense en particulier à Sabine Barles, elle s'insinue dans la gestion des fluides corporels et réactive des vieilles lunes agronomiques mobilisées par les scientifiques et les industriels du XIX<sup>e</sup> siècle pour justifier l'emploi des urinofertilisants d'origine humaine entre autres mais aussi des déchets urbains de toute nature<sup>79</sup>.

Mon parcours, à partir de 2014, doit beaucoup à Tim Soens, professeur à l'université d'Anvers. Il m'invita à participer à une session qu'il désirait organiser lors du congrès de l'ESSHC qui devait se dérouler à Vienne en avril 2014. La session s'intitulait *Waste into Manure. The Recycling of Urban Waste in Agriculture (16th-20th Century)*. Je répondis positivement. Je venais d'exhumer les archives relatives à l'enquête sur la société qui avait tenté de monopoliser les vidanges parisiennes sous le Second empire (la compagnie Richer). Je ne savais que faire de ces archives, mais je les avais prises en photo à tout hasard. La proposition de Tim tombait à point. Je présentai une communication intitulée "Trash and Manure in Paris in the middle of the nineteenth century. "La société anonyme des vidanges et engrais", dont je n'imaginai pas qu'elle me mènerait si loin<sup>80</sup>.

---

<sup>79</sup> On peut par exemple citer la thèse de Steve Joncoux, *Les « produits résiduels organiques », pour une intensification écologique de l'agriculture : ressources, déchets ou produits ? : sociologie des formats de valorisation agricole*, Thèse de sociologie, université Toulouse II-Le Mirail, 2013.

<sup>80</sup> Outre la participation à cette session je dois à Tim et à Eric Thoen le plaisir d'avoir publié dans la collection CORN un article de synthèse sur l'histoire rurale française entre le XVIII<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècle. "Land Use and Productivity: North of France 1750-2000", in *Struggling with the Environment: Land Use and Productivity*, Erik Thoen et Tim Soens (eds.), Volume 4 de la collection Rural economy and society in north-western Europe, 500-2000, Brepols, Tutnhout, 2015, p. 182-217. Je ne suis pas particulièrement fier de cet article.

Ce fut l'une de mes portes d'entrée dans le monde des engrais commerciaux et l'occasion de m'apercevoir que l'on savait très peu de chose à propos de leur emploi et de leur diffusion à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et durant l'entre-deux-guerres. Je pris ainsi conscience de l'importance et de la nouveauté de ce sujet, du moins du point de vue de l'histoire rurale. Je me rendais compte que si les historiens de l'hygiène urbaine, de l'environnement, des sciences, si les global studies, la business history, etc. s'étaient intéressés à la production et à la commercialisation des fertilisants commerciaux, l'histoire rurale restait muette ou peu s'en faut. Tous les acteurs de la filière avaient fait l'objet de recherches plus ou moins intéressantes, exceptés les paysans et leurs organisations professionnelles<sup>81</sup>.

Ce fut donc par l'usage des vidanges urbaines que j'abordais la question de la fertilisation des terres à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les travaux de Sabine Barles<sup>82</sup>, m'ont beaucoup influencé. Mais contrairement aux auteurs que j'ai cité jusqu'à maintenant, c'est plus par opposition que par adhésion qu'ils m'ont inspiré. Mon mémoire inédit témoigne de cette opposition. Elle porte entre autres sur trois points :

- Le fait qu'il y a une rupture du cycle métabolique ville/campagne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle
- Le fait qu'avant cette rupture les agriculteurs utilisaient des matières fertilisantes que la ville leur fournissait.
- L'idée selon laquelle, la diffusion des engrais commerciaux a mis fin aux pratiques de recyclage.

Ce beau schéma est contestable pour plusieurs raisons. Aucune étude sérieuse ne démontre qu'à l'époque moderne l'essentiel des matières rejetées par les villes retournaient à la terre sous forme d'amendements ou de fertilisants. Ce n'est que depuis peu que le problème a été soulevé de manière très explicite par Pieter De Graef, un jeune chercheur belge, élève de Tim Soens. Sa thèse sur l'usage des engrais urbains par les paysans flamands du XVIII<sup>e</sup> siècle (Flandre intérieure) démontre que les paysans ne s'en laissaient pas compter. Ils utilisaient volontiers les engrais urbains si leurs vertus fertilisantes compensaient le coût de leur mise à

---

<sup>81</sup> S'il existe une historiographie assez riche sur les syndicats agricoles, elle est largement inspirée par l'histoire politique à l'exception des travaux de Baker. Baker, A. R. H., *Fraternity among the French peasantry: sociability and voluntary associations in the Loire valley, 1815-1914*, Cambridge, New York, Melbourne, Cambridge university press, 1999 ; « The Infancy of France's First Agricultural Syndicate: the Syndicat des Agriculteurs de Loir-et-Cher 1881-1914 », *Agricultural History Review*, Vol. 34, n° 1, 1986, 45-59 ; « Ideological change and settlement continuity in the French countryside: the development of agricultural syndicalism in Loir-et-Cher during the late-nineteenth century », *Journal of Historical Geography*, Vol. 6, n° 2, 1980, p. 163-177.

<sup>82</sup> Je citerai en particulier, Barles, Sabine, *L'invention des déchets urbains. France 1790-1970*, Champ Vallon, Paris, 2005.

disposition<sup>83</sup>. Bien qu'ignorant des principes de la chimie moderne, ils étaient parfaitement capables d'apprécier au plus juste l'utilité des différents types d'engrais et d'amendements. Mais cela ne signifie pas du tout qu'ils utilisaient toutes les matières que rejetaient les villes et, surtout, que tous les paysans appliquaient les mêmes recettes. Loin d'être un monde uniforme de ce point de vue, les Flandres et le Brabant constituaient une mosaïque de systèmes agraires, les uns faisant appel aux engrais urbains, les autres les délaissant.

Pieter De Graef a aussi insisté sur les usages différentiels des engrais urbains par les diverses classes de paysans au sein d'un même système agricole. C'est une remarque très importante. J'ai pu le montrer à mon tour pour la région parisienne en exploitant une large variété de sources (inventaires après décès, enquêtes commodo-incommodo, etc.)<sup>84</sup>. Il est donc impossible d'établir une règle selon laquelle les paysans étaient tous et à toutes les époques enthousiastes à l'idée d'utiliser les matières fertilisantes d'origine urbaine. Il est également impossible d'affirmer qu'une classe spécifique de paysans (grands ou petits ou moyens) utilisaient les engrais urbains. Il faut dans tous les cas contextualiser l'emploi de ces matières.

Enfin, comme Eric Mermet et moi-même avons tenté de le montrer, toutes les villes ne recueillaient pas précieusement toutes les matières fertilisantes<sup>85</sup>. Au-delà des Flandres les systèmes de collectes étaient bien souvent défectueux, aléatoires. Ils étaient parfois inexistantes, surtout lorsque les villes avaient à leur disposition une rivière à gros débit ou, mieux encore, la mer ou l'océan à portée de charrette et de tombereau. Enfin, certaines matières n'étaient tout simplement pas ou peu utilisées, comme les os par exemple avant les années 1810 semble-t-il.

---

<sup>83</sup> De Graef, Pieter, *Urbs in Rure. Urban manure and fertilizer improvement in 18<sup>th</sup> century Flemish farming*, PhD, Universiteit Antwerpen, 2016. Deux autres de ses travaux permettent d'affiner encore l'analyse. De Graef, Pieter (2019), « La valorisation des déchets urbains et l'amélioration des plans de fertilisation dans l'agriculture flamande du XVIII<sup>e</sup> siècle », in Marc Conesa et Nicolas Poirier (dir.), *Fumiers ! Ordures ! Gestion et usages des déchets dans les campagnes de l'Occident médiéval et moderne*, Flaran 38, PUM, Toulouse, p. 231-255. De Graef, Pieter (2017), « Food from country to city, waste from city to country: an environmental symbiosis? », *Journal for the History of Environment and Society*, vol. 2, pp. 25-61.

<sup>84</sup> Herment, Laurent, « Paris, un fournisseur d'engrais. « Société pour l'application des engrais liquides par le système tubulaire à la ferme de Vaujours », in Marc Conesa et Nicolas Poirier (dir.), *Fumiers ! Ordures ! Gestion et usages des déchets dans les campagnes de l'Occident médiéval et moderne*, Flaran 38, PUM, Toulouse, 2019, p. 271-289.

<sup>85</sup> Herment, Laurent et Mermet, Eric « L'aire de diffusion des engrais commerciaux en France au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire et Mesures*, vol. XXXIII, n° 1, p. 111-147, 2018. Cette publication a été présentée lors du congrès de la SSHA qui a eu lieu à Chicago en novembre 2016 sous le titre *Off-farm Fertilizers' commercial networks in France in the middle of the nineteenth century: Can mathematics help historians?* Une seconde présentation a eu lieu lors Agrioclemtric III. Cambridge 3-4 avril 2017 sous le titre *"Off-farm Fertilizers' commercial networks in France in the middle of the nineteenth century?"*

La communication que je présentai à Vienne dans la session organisée par Tim Soens m'incita à présenter un dossier de candidature pour le DIM-Astrea. J'obtins, avec l'aide de Thomas Le Roux, une petite bourse de 1.500 euros environ, qui nous permit d'organiser à Paris une journée d'études ayant pour thème « L'agriculture une solution pour recycler les déchets urbains et industriels ? Perspectives historiques et comparaisons européennes XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles (Grande-Bretagne, Belgique, France, Italie, Pays-Bas) »<sup>86</sup>. Nous pûmes rassembler quatre contributions portant sur la France, la Belgique et l'Institut International d'Agriculture qui furent publiées dans *Journal for the History of Environment and Society*, vol. 2, 2017. Thomas Le Roux et moi-même rédigeâmes l'introduction au numéro. La collaboration avec mon co-auteur, fut particulièrement agréable et, à mon sens, féconde. L'introduction nous permit en effet de remettre en cause l'idée d'une rupture de la boucle métabolique ville/campagne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Si une telle rupture avait eu lieu, elle était nettement plus précoce.

En fait, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la marée montante des déchets urbains et industriels de plus en plus nocifs était devenue ingérable. Cette introduction nous permit donc de montrer que le discours recycleur était en grande partie biaisé puisqu'il postulait l'existence d'un âge d'or qui n'avait vraisemblablement jamais existé<sup>87</sup>.

La collaboration avec Thomas Le Roux fut doublement importante. D'une part, je pris goût à ce type de collaboration, dont j'eus à la même époque deux autres expériences, l'une avec Annie Antoine en vue de rédiger l'introduction au volume 12 de la collection *Rural History in Europe*, édité chez Brepols<sup>88</sup>, l'autre avec Wouter Ronsijn en vue de la publication d'un article dans *l'agricultural history review*<sup>89</sup>. D'autre part, la collaboration avec Thomas Le Roux m'incita à m'intéresser à l'histoire environnementale dans ses liens avec l'histoire rurale<sup>90</sup>.

---

<sup>86</sup> Paris, EHESS, 10 avril 2015.

<sup>87</sup> Avec Thomas Le Roux, « Recycling: the industrial city and its surrounding countryside, 1750-1940 », *Journal for the History of Environment and Society*, volume 2, p. 1-24. 2017.

<sup>88</sup> Avec Annie Antoine, « Specialisation in Rural History: Towards a Definition », avec Annie Antoine, in *Agricultural specialisation and rural patterns of development in Rural History in Europe*, n° 12, Chapitre 1, (Annie Antoine ed.), Brepols, Turnhout, 2016, p. 13-45, 2016.

<sup>89</sup> Herment, Laurent et Ronsijn Wouter, "Seasonal patterns in food markets in north-west Europe in the second quarter of the nineteenth century: the evidence of periodic markets in France, England, and Belgium, 1820 to 1850", *Agricultural History Review*, n° 63.1, 2015, p. 60-80.

<sup>90</sup> Deux ouvrages français m'avaient alerté sur les usages potentiels pour l'historien ruraliste des sources que les historiens français de l'environnement utilisaient, Le Roux, Thomas, (2011) *Le laboratoire des pollutions industrielles, Paris, 1770-1830*, Paris, 2011 et Massard-Guilbaud, Geneviève (2010) *Histoire de la pollution industrielle en France, 1789-1914*, Paris, 2011. Ma collaboration avec Thomas ne doit pas grand-chose au hasard. Mon mémoire d'habilitation démontre que j'ai effectivement fait usage des sources qu'ont utilisées ses deux auteurs.

Parallèlement à ces collaborations sur lesquelles je reviendrai, je commençais un travail plus personnel, plus solitaire pour être exact, sur les engrais et le rôle des syndicats agricoles dans leur diffusion. Je m'intéressais en particulier au Morbihan. Pourquoi le Morbihan ? Pourquoi pas. La Bretagne, à laquelle je m'intéressais depuis peu, me paraissait être un excellent contrepoint aux études que je menais sur le Bassin Parisien. La BNF avait mis en ligne, sur Gallica, le *Bulletin de l'union des syndicats agricoles du Morbihan*. L'occasion fit le larron. Cette publication devait me servir de test pour confirmer ou infirmer l'une de mes intuitions que la lecture de la thèse de Niccolo Mignemi m'avait inspirées<sup>91</sup>. Il fallait examiner l'œuvre des syndicats agricoles indépendamment de leur couleur politique. Cela ne signifiait pas que la couleur politique d'un syndicat n'avait aucun intérêt, mais qu'elle ne constituait pas l'unique moteur de son action et de sa collaboration avec les services de l'Etat et les scientifiques.

Or, début 2013, époque à laquelle Tim Soens m'invitait à participer à la session qu'il organisait dans le cadre de l'ESSHC, Catherine Breggiani m'invita à participer à une session sur les coopératives dans le cadre de l'European Business History Association<sup>92</sup>. Je saisisais la balle au bond et préparait une communication sur le rôle du syndicat du Morbihan dans la diffusion des engrais commerciaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>.

*Si c'était un crustacé ?*

Le bernard-l'hermite.

Parce que je me fais parfois l'effet d'un bernard-l'hermite de la recherche. Mes premières expériences d'écriture à quatre mains m'ont tellement intéressé que j'ai réédité à de nombreuses reprises cette expérience, parfois avec succès.

Ma collaboration avec Wouter Ronsijn témoigne de l'intérêt d'une collaboration de longue haleine. Nous comptons désormais quatre publications en commun, dont la direction d'un ouvrage (en collaboration avec Niccolo Mignemi). Wouter m'a apporté sa connaissance

---

<sup>91</sup> Mignemi, Niccolo, *Coopérer pour travailler la terre, coopérer pour exploiter la terre : itinéraires comparés des coopératives agricoles en Italie et en France dans la première moitié du vingtième siècle*, thèse de doctorat, EHESS, 2012.

<sup>92</sup> EBHA congress. 23-24 août 2013. Session organisée par Catherine Breggiani, "Co-operatives as organizational and institutional innovation". Session 5.A. *Cooperative structure and technical innovation in Morbihan at the beginning of the 20th century*.

<sup>93</sup> Devant aller à Berne pour le congrès de l'EURHO, qui se déroulait du 19 au 22 août, il m'était impossible d'être présent au congrès de l'EHBA qui se déroulait en Suède. Cette communication fut néanmoins discutée aimablement par le discutant que je remercie mais qui restera anonyme dans la mesure où j'ai oublié son nom. La dernière version de cette communication paraîtra en 2020 dans la revue *Storia e problemi contemporanei* sous le titre « Alla ricerca di fertilizzanti. La radici economiche dell'organizzazione politica degli interessi nella Francia settentrionale : il caso del Morbihan (1875-1914) », *Storia e problemi contemporanei*, 2019, vol 80, p. 50-78.

impeccable de la bibliographie en anglais et en flamand. Comme de nombreux chercheurs flamands il maîtrise aussi la bibliographie francophone, mais aussi les opus les plus importants de la bibliographie allemande. Je regrette de ne pas être d'un tel secours en ce qui concerne la bibliographie espagnole, portugaise et italienne, mais je ne désespère pas d'y parvenir dans un délai raisonnable ce qui pourrait réorienter mes recherches vers d'autres espaces. Outre mes collaborations avec Wouter, Fabrice Boudjaaba et Luca Andreoni que j'ai déjà évoquées, je peux aussi mentionner ma collaboration avec Arnaud Page qui devrait aboutir à la publication d'un article et d'une introduction de numéro spécial de revue (voir annexe). En croisant nos compétences en matière d'histoire des idées et d'histoire économique nous sommes parvenus à dégager une idée importante. L'expertise des agronomes n'a pas simplement pour but de lutter contre la fraude. Elle apporte aux acteurs économiques, agriculteurs, syndicats agricoles, industriels et intermédiaires le moyen de mieux mesurer la valeur des engrais.

Celle avec Raphaël Morera et Benoît Pandolfi sur les moulins de la région parisienne porte sur un sujet important de ma démarche globale de recherche : l'approvisionnement<sup>94</sup>. L'intérêt de ce travail qui est piloté par Raphaël Morera est de mieux comprendre l'importance relative des rivières dans le système d'approvisionnement de Paris.

Ma collaboration avec Eric Mermet<sup>95</sup> m'a permis d'interroger des sources qui avaient échappé à la sagacité des historiens ruralistes et de démontrer l'importance du commerce des engrais commerciaux dans les années 1860. Cette collaboration dépasse le cadre d'une simple spatialisation des phénomènes historiques. Elle m'a permis d'envisager de nouveaux modes d'interrogation des sources. En nous appuyant sur les principes de la modélisation des variables binaires, familières des sociologues, des économistes et des démographes, nous avons pu montrer qu'il était possible de comprendre les modalités de diffusion des différents engrais commerciaux au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les possibilités offertes par les bases de données relationnelles, les logiciels statistiques et les systèmes d'information géographique, qui permettent d'automatiser les calculs de distances et les calculs de proximité, s'avèrent particulièrement précieuses lorsqu'on dispose de données fragmentaires.

---

<sup>94</sup> Organisation d'une session avec Raphaël Morera CNRS. *Agriculture and Energy in Early-Modern and Modern Europe / North America. The Contribution of GIS*. Nous avons aussi préparé avec Benoît Pandolfi une communication intitulée « Water Power and GIS. The parisian study case in the Early Modern Times ».

<sup>95</sup> Nous avons publié ensemble un article Herment, Laurent et Mermet, Eric « L'aire de diffusion des engrais commerciaux en France au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », opus cité.

Nous avons aussi présenté une communication lors de la SSHA conférence à Chicago en novembre 2019, dans la session organisée avec Raphaël Morera : « Agrarian System and Use of Fertilizers in the 19th Century ». Nous espérons pouvoir publier cette communication prochainement.

Enfin, il faut mentionner une dernière collaboration initiée depuis quelques mois avec Nicolo Mignemi en vue de publier un article sur la notion de spécialisation qui constitue un prolongement de l'article que j'avais co-écrit en 2016 avec Annie Antoine. Niccolo a eu une très grande influence sur mon parcours, bien qu'il soit mon cadet, nos conversations ont toujours été fructueuses et j'ai appris à ses côtés autant qu'auprès de mes aînés.

*Si c'était un film ?*

*La règle du jeu*

Parce que c'est le seul film que j'ai regardé à l'endroit et à l'envers (avec les cassettes vidéo c'était possible, ce qui démontre que le progrès est parfois à sens unique) et parce que « tu oublies que c'est une femme du monde. Et que ce monde-là ça a des règles, des règles très rigoureuses d'ailleurs ». Inutile d'épiloguer.

*La règle du jeu*, parce pendant que je dirigeais un GDRI-AAA, fond destiné à envoyer aux quatre coins du monde des collègues exigeants, plusieurs fois, j'ai eu envie de répondre comme le cuisinier du marquis de la Chesnaye : « J'accepte les régimes, mais pas les manies ».

Parce que la règle du jeu de l'exercice auquel je me livre, si je l'ai bien comprise, c'est de se remémorer mon parcours en mettant en exergue les influences que j'ai pu subir ou celle dont j'ai tiré profit. Il me faut donc évoquer deux ouvrages supplémentaires. Le premier est celui de Nathalie Jas. Si les ouvrages de Thomas Le Roux et Geneviève Massard-Guilbaud m'ont incité à m'intéresser à l'histoire de l'environnement, celui de Nathalie Jas, *Au carrefour de la chimie et de l'agriculture*<sup>96</sup>, m'a permis de comprendre l'importance de l'histoire des sciences, mais aussi, pour nous autres, historiens ruralistes, ses limites. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que le livre de Nathalie Jas est un grand livre d'histoire. Mais ce n'est pas un livre dans lequel l'historien du monde rural se reconnaîtra. Il y manque la paysannerie, les agriculteurs, bien sûr, mais aussi l'ensemble du monde rural et, pour la période qui m'intéresse plus particulièrement, les organisations professionnelles. Il y manque aussi des références au commerce des engrais, à leur production et au rôle des syndicats agricoles. On ne saurait faire grief à Nathalie Jas de ces manques. Les références historiographiques utiles ne sont pas légion, c'est le moins que l'on puisse dire, et elles étaient plus rares encore lorsqu'elle a publié son ouvrage. Au-delà de ces remarques, il est clair que sans les écrits de

---

<sup>96</sup> Jas, Nathalie (2001), *Au carrefour de la chimie et de l'agriculture. Les sciences agronomiques en France et en Allemagne 1840-1914*, Ed. Archives contemporaines, Paris. Il faut aussi citer Jas, Nathalie (2000), « Les enjeux scientifiques, techniques et commerciaux du contrôle de la qualité des engrais au XIX<sup>e</sup> siècle », *Réseaux*, vol. 18, n° 102, p. 165-194.

Nathalie Jas mon mémoire inédit d'habilitation aurait eu une autre allure. Peut-être n'aurait-il pas vu le jour.

Il faut que je m'explique sur un point particulier. Nathalie Jas a considéré que l'intronisation de l'agronome avait provoqué la déqualification du paysan<sup>97</sup>. Je ne partage pas cette thèse. Je considère que plus qu'une déqualification, le travail des agronomes à consister à acculturer la paysannerie au langage de la chimie, au langage N, P, K (nitrogen, phosphore et potassium). C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans mon mémoire d'habilitation. Non seulement les paysans utilisaient des engrais commerciaux, qui seront par la suite requalifiés de chimiques, avant les progrès de l'agronomie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il ne faut pas considérer la paysannerie comme un tout qui aurait été uniformément victime d'un processus de déqualification. Loin d'être les agents passifs et les victimes d'un discours agronomique dévastateur des savoirs anciens, une partie de la paysannerie s'est emparé du tout chimique. Elle est devenue l'un des plus fervents défenseurs des pratiques les plus contestables de l'industrialisation de l'agriculture : emploi des engrais, emploi des pesticides, etc. Ce faisant, elle a parfois été complice de dérives très contestables sur le plan environnemental et sur le plan humain<sup>98</sup>. Il faut aussi prendre conscience que si la course à l'industrialisation a fait plus de perdants que de gagnants, cela ne signifie pas que les perdants d'aujourd'hui ont perdu parce qu'ils ont vaillamment résisté contre le courant. Bien souvent, ils n'ont pas anticipé leur défaite. Ils ont joué le jeu et ils ont perdu. La sélection des gagnants ne se fait pas au hasard, mais il y a aussi une part de contingence qu'il ne faut pas négliger. Personne, ni les perdants, ni les gagnants ne pouvaient anticiper les termes de la victoire<sup>99</sup>.

Le second ouvrage est celui d'Alessandro Stanziani sur la qualité alimentaire<sup>100</sup>. Alessandro Stanziani nous offre une clé de lecture essentielle des lois de protection des consommateurs. Elles ont pour but de réguler la concurrence, de mettre un peu d'ordre dans le

---

<sup>97</sup> Jas, Nathalie (2005), "Déqualifier le paysan, introniser l'agronome, France, 1840-1914", *Ecologie et politique*, n° 31, p. 45-55.

<sup>98</sup> Parmi les travaux de Nathalie Jas, on peut aussi citer ses articles sur l'emploi des pesticides : « Public Health and Pesticide Regulation in France Before and After *Silent Spring* », *History and technologie*, vol. 23, n° 4, p. 369-388, 2007 ; « Pesticides et santé des travailleurs agricoles en France au cours des années 1950-1960 », consulté sur interne le 05 juin 2020. Les travaux de Jean-Noël Jouzel démontrent aussi l'ambivalence des organisations syndicales et coopératives. Voir Jean-Noël Jouzel *Pesticides. Comment ignorer ce que l'on sait*, SciencesPo les presses, Paris, 2019.

<sup>99</sup> Cette remarque doit beaucoup aux réflexions de Stephen Jay Gould. C'est un auteur majeur qui a été mobilisé par Isabelle Stengers dans *L'invention des sciences modernes*, La découverte, Paris, 1993. Je crois avoir lu tous les ouvrages grand public de Gould. Je ne suis évidemment pas qualifié pour juger de leur valeur scientifique, mais je suis particulièrement séduit par le rôle qu'il attribue à la contingence dans l'évolution de la vie et par le concept d'équilibres ponctués. Les historiens devraient lire Gould. Cette remarque doit aussi beaucoup à la lecture de *Guerre et paix*. J'ai toujours été fasciné par le plan du général prussien à Austerlitz... Que dire d'autre puisque Bruno Latour a déjà utilisé cette ficelle.

<sup>100</sup> Stanziani, Alessandro, *Histoire de la qualité alimentaire. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Seuil, Paris, 2005.

désordre concurrentiel. Cette règle s'applique pleinement aux lois destinés à lutter contre les fraudes des engrais qui ont précédé de quelques années les lois de protection du consommateur (1887 fin en Belgique, début 1888 en France). Le problème de la fraude sur la qualité des engrais apparaît presque comme accessoire si l'on adopte ce point de vue. Certes les agronomes chimistes sont parvenus à instituer et à imposer un langage et une raison en promouvant leur action contre les fraudes sur les engrais. Mais, ce faisant, comme nous l'avons souligné avec Arnaud Page<sup>101</sup>, ils fournissent aussi, et peut-être surtout, un moyen d'évaluation de la qualité des engrais qui constitue aussi, et peut-être surtout, un moyen de réguler les pratiques commerciales et la concurrence. En mettant systématiquement l'accent sur la fraude on oublie que la plupart des industriels et des intermédiaires avaient intérêt à vendre des produits de bonne qualité, ne serait-ce que pour pouvoir en vendre plus d'une fois. On oublie aussi que pour eux, comme pour les paysans, la qualité des engrais constituait un problème presque insoluble. Les agronomes en leur offrant une grille de lecture, une grammaire nouvelle, leur sortent une énorme épine du pied.

*Si c'était un document comptable ?*

Le journal.

Le journal c'est la demeure du comptable. Il s'y installe et laisse courir son imagination. Les pièces défilent. Ici il rencontrera son fournisseur, là son client, plus loin le salarié, enfin, il faudra puiser dans la caisse. Une fois par an (deux fois si la taille de l'entreprise l'exige) il fera un grand nettoyage. Il délaissera son cher journal. Il soldera les comptes, il dressera le bilan et le compte de résultat. Le jour suivant il reprendra son journal à l'instant où il l'avait laissé la veille et se prendra à rêver à nouveau. Il a devant lui un an de tranquillité.

Pour finir je veux revenir sur mon rapport à la comptabilité. Lors de mes précédents travaux, j'ai peu utilisé les comptabilités des entreprises du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>102</sup>. Je regrette de n'en avoir pas eu l'occasion. Dans mon mémoire d'habilitation, j'en ai fait plus largement usage.

---

<sup>101</sup> Nous avons présenté une communication dans le cadre de l'EURHO, qui a eu lieu à Leuven du 11 au 14 septembre 2017, sous le titre *The price of Nitrogen at the end of the nineteenth century*. Cette communication a eu lieu lors d'une session que nous avons co-organisée avec Christine Strotmann (étudiante à Humbolt à Berlin) intitulée *Fertilisers in the long 19th century and beyond : usage, commercialisation and production*. La session a rassemblé des contributions des Etats-Unis, d'Angleterre, de France, d'Italie d'Autriche et d'Allemagne. Une seconde présentation a eu lieu lors de la Journée d'études GrHEco organisée par Florence Hachez-Leroy et Laure Quenouëlle-Corre, Paris 6 mars 2020, EHESS, sous le titre « *Le prix de l'azote entre agronomie et économie* ».

<sup>102</sup> J'ai toutefois utilisé la comptabilité de la Brasserie George disponible dans les archives du comté de Kent à Maidstone pour analyser les rythmes de commercialisation de l'orge en Angleterre. Voir Laurent Herment et Wouter Ronsijn, "Seasonal patterns in food markets...", opus cité.

Comme je l'ai souligné, les lois sur les fraudes des engrais avaient aussi pour but de réguler la concurrence. L'usage des comptabilités d'entreprises, en Belgique et en France, allait de soi pour analyser la politique des entreprises qui produisaient ou commercialisaient des matières fertilisantes. J'ai pris un réel plaisir à me plonger dans la comptabilité de Saint-Gobain, dans celle de l'entreprise Oscar Goebel, dans celle du moulin Darblay de Rouen. Ces documents permettent de mieux saisir les conditions de la production et de la commercialisation des engrais. Ils permettent de prendre la mesure des défis auxquels faisaient face les industriels lorsqu'il s'agissait de produire des engrais de qualité constante.

Ils permettent de mieux comprendre à quel point, durant une grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui peut apparaître comme une volonté de tromper n'est en fait qu'une marque d'incertitude et de tâtonnements. Cette remarque n'ôte rien aux critiques que l'on peut faire à certaines industries qui imposèrent parfois des produits dont elles maîtrisaient mal les dangers pour les agriculteurs et pour les travailleurs qui les produisaient<sup>103</sup>. Les documents comptables permettent aussi de se dépendre des catégorisations faciles que l'on imprime a posteriori au monde des engrais. Les engrais chimiques (minéraux ou de synthèse) ne succèdent pas aux engrais organiques. Tous les engrais deviennent progressivement chimiques à partir du moment où la science parvient à identifier les éléments chimiques qui jouent un rôle primordial dans la croissance des plantes. Même si pour longtemps encore les données de la science restent imprécises.

Mais quel que soit l'intérêt des comptabilités de type analytique, celles qui tentent de mesurer la rentabilité des productions ou d'évaluer les coûts de production et les coûts de revient des produits, rien ne m'a plus intéressé que le dépouillement du « livre de vente du noir » tenu, en 1838 et 1839, par Louvel, négociant à Domfront dans l'Orne, ou le dépouillement de trois années du journal des opérations de la sucrerie de Berneuil dans l'Oise. Ici l'on voit poindre la paysannerie, la foule des anonymes qui ont aussi participé à l'écriture de l'histoire des engrais.

L'usage des journaux est chose difficile. Le journal c'est le quotidien du comptable. Il y inscrit toutes les opérations par ordre chronologique. Pour une entreprise de taille médiocre c'est plusieurs centaines d'opérations, parfois plusieurs milliers, chacune représentant au moins deux lignes (une pour les sommes créditées, l'autre pour les sommes débitées), souvent beaucoup plus. Le dépouillement d'un journal a incontestablement un caractère fastidieux. Mais le jeu en vaut la chandelle.

---

<sup>103</sup> Je n'ai pas étudié cet aspect du problème dans mon mémoire d'habilitation. Je le regrette. Mais il faut avoir conscience que l'on a qu'une vie.

Le journal et son exploitation recèlent une part irréductible de choix individuels (le pluriel est important). Une opération d'achat, par exemple, peut être imputée de différentes manières selon que le comptable désire ou non, par exemple, identifier le fournisseur, selon qu'il désire spécifier ou non les frais de transport et de manutention (qui peuvent être à la charge du client ou du fournisseur), selon que l'entreprise entretient avec le fournisseur des relations suivies (on pourra alors lui accorder des remises), selon le mode et le délai de paiement, etc. Autant de variables qui modifieront les choix du comptable. Il peut alors, soit porter des mentions complémentaires dans l'énoncé de l'écriture, soit ouvrir plusieurs lignes en crédit (dans le cas d'une vente - produits) ou en débit (dans le cas d'un achat - en charges). Parfois, d'une écriture à l'autre, ses choix ne seront pas les mêmes.

Compte tenu des choix du comptable, l'historien sera à son tour confronté à une série de choix : doit-il restituer le document dans toute sa pureté ou au contraire modifier les écritures en vue de restituer toutes les informations dans un cadre qui ne se superposera pas exactement à celui qu'a retenu le comptable. D'où la difficulté d'établir une grille d'analyse a priori. Selon qu'il sera intéressé par la provenance des marchandises ou par l'identité des fournisseurs ou, encore, par les conditions de la vente, etc. il aura intérêt à retenir telle ou telle solution.

Dans tous les cas, comme j'ai essayé de le montrer dans mon mémoire inédit à travers le dépouillement du livre des ventes de noir de Louvel<sup>104</sup>, il y a moyen de tracer des réseaux qui sont révélateurs des choix de l'entreprise mais aussi des choix des clients (ici des cultivateurs et des propriétaires de la région de Domfront). Le journal de la sucrerie de Berneuil permet d'aller encore plus loin. On peut grâce à lui retracer les relations complexes que la paysannerie picarde entretenait avec l'industrie sucrière. Au cours d'une même année, un cultivateur fournira des betteraves, achètera des semences, des pacus (résidus de la production de la sucrerie), des engrais chimiques, des pulpes destinées à l'alimentation du bétail. Il pourra le cas échéant fournir des prestations de transports ou de manutention. Si l'on a la patience de tout noter c'est tout un monde qui se révèle. A n'en pas douter le journal est l'instrument le plus précieux pour l'historien qui veut retracer des réseaux<sup>105</sup>.

Dans le cadre de mes études sur le monde rural, le journal (parfois on parle de livre journal, ou de journaux auxiliaires, etc.) est donc un moyen de découvrir ce que les autres sources ne révèlent pas. Si l'on connaît les comptabilités des grandes exploitations ou des

---

<sup>104</sup> Le livre des ventes de noir de Louvel est un livre-journal.

<sup>105</sup> Dans le cadre du congrès de l'EURHO qui a eu lieu à Leuven du 11 au 14 septembre 2017, j'ai présenté une première communication sur le journal de la sucrerie de Berneuil : « Capitalism around farm at the end of 19<sup>th</sup> century ».

grands domaines, il existe peu, voire pas du tout, de comptabilité pour les petites exploitations. La possibilité d'étudier les relations marchandes que les cultivateurs, grands et petits entretenaient avec les industries agro-alimentaires et agro-industrielles, ou avec les intermédiaires, permet d'accéder à un monde qui s'est effacé depuis longtemps.

## Quatrième partie. Historiographie et devenir de l'agriculture

*Si c'était un rêve de voyage ?*

*L'Andalousie.*

Parce que j'ai réalisé ce rêve par quatre fois, au plus chaud de l'été. J'adore réaliser mes rêves. Je dors trop peu et d'un sommeil trop profond pour me contenter des rêves que je fais.

La réflexion que je mène depuis dix ans sur le devenir de l'agriculture doit beaucoup aux travaux d'historiens étrangers, en particulier d'historiens économistes. Parmi ceux-ci, les représentants de l'école espagnole et des écoles nordiques ont joué un très grand rôle dans mon parcours. On pourrait dire, pour caricaturer, que les uns, les espagnols, portent tous les doutes que peut engendrer le devenir de l'agriculture, et que les autres, les nordiques, danois, suédois, néerlandais, en particulier, portent toutes les certitudes de systèmes agraires qui ont longtemps servi de modèles. A tout prendre, je préfère les doutes de mes collègues espagnols aux certitudes de mes collègues d'Europe du nord.

Sur quoi s'appuient ces derniers. Sur l'idée d'une petite divergence mise au goût du jour il y a une vingtaine d'année par Robert Allen<sup>106</sup>, et reprise avec enthousiasme par nos collègues bataves<sup>107</sup>. Les économies encore très agricoles des Pays-Bas et d'Angleterre (pas de toute l'Angleterre, de l'East-Anglia pour être précis) auraient décollé par la grâce d'institutions qui auraient libéré les forces vives de l'économie pendant que le reste de

---

<sup>106</sup> « The Great Divergence in European Wages and Prices from Middle Ages to the First World War », *Explorations in economic history*, vol. 38, n° 4, p. 411-447.

<sup>107</sup> A titre d'exemple on peut citer J. Luiten Van Zanden qui peut affirmer avec mesure et économie : « In sum, the *little divergence* between the North Sea area and the rest of the continent is now a well-established fact, which is also relevant for the debates about the *Great divergence* [...] ». A. De Pleijt et J.-L. Van Zanden, « Accounting for the *Little Divergence*: What drove economic growth in pre-industrial Europe, 1300-1800? » *European review of economic history*, vol. 20, p. 387-409, p. 387.

l'Europe croupissait ou peu s'en faut. En gros l'Europe du sud et l'Europe du nord aurait une fois encore divergé. Les stéréotypes ont la vie dure. La France et la Belgique (si du moins il fait sens de parler de Belgique pour la période moderne, ce qui est douteux) se trouvant dans un statut intermédiaire<sup>108</sup>. Quant à l'espace germanique, comme l'a montré en 2017 Ulrich Pfister, il est trop divers pour que l'on puisse porter un jugement d'ensemble<sup>109</sup>.

Mais au-delà de la notion de petite divergence, on connaît la thèse de Douglas North et Robert Thomas selon laquelle les bonnes institutions, celles qui garantissent les droits de propriété et assurent le respect des contrats, permettent aux économies et aux niveaux de vie des populations de décoller à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. J'avoue que j'ai quelque mal à me représenter la joie des prolétaires-journaliers anglais et des filles de fermes hollandaises au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, mais il se peut que je me trompe. Peut-être éprouvaient-ils quelque fierté de participer à leur modeste niveau à l'œuvre civilisatrice de leur nation.

De là une course effrénée des historiens des pays d'Europe du nord pour démontrer que si certains pays avaient tardé, tous avaient été portés, tôt ou tard par la vague libératrice d'institutions bienfaites. Les danois se sont particulièrement distingués en ce domaine grâce aux travaux d'Ingrid Henriksen sur les laiteries coopératives danoises de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>110</sup>. En deux mots, les règles de fonctionnement des coopératives auraient permis d'instituer la confiance, ce qui aurait favorisé par contre-coup l'amélioration des performances d'ensemble du système coopératif danois. Les suédois ont été un peu plus lents, mais eux aussi, grâce à Mats Olsson et Patrick Svensson en particulier, sont parvenus à démontrer que les bonnes institutions avaient triomphé. Les enclosures suédoises menées à partir de 1800 (date ronde) ont eu un effet positif sur les rendements<sup>111</sup>. Je dois avouer que je peine à adhérer à l'idéologie qui sous-tend ces discours. Mais je dois aussi avouer que les travaux des collègues danois et suédois que je viens de citer m'impressionnent par leur rigueur.

---

<sup>108</sup> On notera aussi qu'il n'y a pas grand sens à parler de l'Italie et peut-être même à assimiler les espagnes à l'Espagne contemporaine. Quant à la France, il conviendrait de se demander ce que changent les annexions réalisées par les Bourbon tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Retenir les frontières actuelles n'a en fait souvent pas grand sens puisque les gains territoriaux concernent des régions particulièrement prospères. De même, pour l'espace germanique il faudrait se demander ce que l'on examine. Mozart est à coup sûr un musicien allemand. Mais, à ma connaissance il ne s'est jamais revendiqué autrichien. Il n'y a que les économistes qui ont une école autrichienne... Les autres sciences sociales ont des écoles de Vienne.

<sup>109</sup> Ulrich Pfister, « Timing and pattern of real wage divergence in pre-industrial Europe: evidence from Germany, c. 1500-1850 », *Economic history review*, vol. 70, n° 3, p. 701-729.

<sup>110</sup> Parmi une bibliographie, parfois répétitive, je me contenterai de citer l'article novateur d'Ingrid Henriksen, « Avoiding lock-in: Cooperative creameries in Denmark, 1882-1903 », *European Review of Economic History*, vol. 3, n° 1, p. 57-78, 1999 et l'article d'Ingrid Henriksen et Kevin O'Rourke, « Incentives, technology and the shift to year-round dairying in late nineteenth-century Denmark », *Economic History Review*, Vol. 58, n° 3, p. 520-554.

<sup>111</sup> Voir en Français, Mats Olsson et Patrick Svensson, « le démarrage de la croissance. La révolution agricole dans le sud de la Suède 1702-1864 », in *L'histoire rurale de l'Europe. XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Laurent Herment (ed.), EHESS, Paris, 2019.

Comme quoi, il est possible de démontrer que les enclosures n'ont pas servi à grand-chose en Angleterre<sup>112</sup>, quand elles n'ont pas été nuisibles, et que les enclosures danoises et suédoises ont été utiles<sup>113</sup>.

Il faut avoir conscience de la morgue de certains historiens économistes d'Europe du nord. Je me souviendrai toujours d'un collègue britannique (au nom écossais) expliquant, en 2015 à Gérone, devant un auditoire partagé (c'est un euphémisme), que depuis la fin du Moyen-âge, l'Europe du sud avait toujours été à la traine. A l'en croire, le Portugal, l'Espagne et les États italiens n'auraient joué aucun rôle dans la splendide réussite économique de l'Europe à partir du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle. L'histoire se serait purement et simplement arrêtée à cette époque dans ces pays. À se demander si ce collègue avait jamais entendu parler de Vasco de Gama, de Christophe Colomb et de Magellan... Peut-être croyait-il sincèrement que Drake avait découvert l'Amérique ? Au-delà de l'aspect presque comique des outrances de ce collègue et de bien d'autres, il y a une explication à cela. Il faut la prendre très au sérieux.

Cette brève revue de l'historiographie d'Europe du nord sur la question du développement agricole (et économique) à l'époque moderne est essentielle pour comprendre ce qui sépare radicalement cette école de nombreux historiens ruralistes d'Europe du sud et d'une partie de l'Europe du nord (Belgique et Allemagne comprises). En affirmant, dans le sillage de Douglas North, le caractère tout puissant des institutions, nos collègues occultent le rôle du progrès technique et les contraintes que l'environnement fait peser sur les systèmes agraires.

Si l'on se souvient que la mise en place de bonnes institutions est seule susceptible d'assurer la croissance à long terme, on s'explique mieux que les progrès réalisés dans la navigation par les puissances ibériques ne puissent jouer aucun rôle. Les conséquences sur l'Europe et le reste du monde des grandes découvertes ne doivent rien aux portugais et aux espagnols puisqu'ils ne disposaient pas des bonnes institutions. Ils auraient aussi bien pu aller sur la lune.

---

<sup>112</sup> Voir Robert Allen, *Enclosure and the Yeoman: The Agricultural Development of the South Midlands 1450-1850*, Oxford university press, 1992.

<sup>113</sup> Sauf erreur de ma part, on admet désormais plus ou moins explicitement, que les enclosures anglaises ont surtout été l'occasion pour la gentry de détourner à son profit une part substantielle de la valeur ajoutée de l'agriculture. De là à dire que ce fut un système de pillage au profit des plus forts, il y a un pas que je franchis volontiers. On peut aussi y voir le prélude à l'accumulation du capital. C'est la thèse défendue par Marx comme par les thuriféraires des enclosures. Je me garderai d'entrer dans ce débat, mais il est assez amusant de souligner que finalement, North et Marx se retrouvent pour une fois. Je me demande si Marx mérite vraiment cela. Sur les effets des enclosures, voir Robert Allen, « The efficiency and Distributional Consequences of Eighteenth Century Enclosures », *Economic journal*, vol. 92, n° 368, p. 937-953, 1982.

Ce qui vaut pour la navigation, vaut pour l'agriculture. Pourtant, sur le plan agraire, comme le soulignent très volontiers les collègues espagnols, les fondements de la révolution agricole anglo-batave des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles s'appuient sur un ensemble de procédés, de choix culturels et de techniques qu'il est impossible de transposer dans les agricultures du sud de l'Europe à l'époque moderne, ne serait-ce que parce que la pluviométrie n'est pas la même et que, par conséquence, les productions sont très différentes. Mais, répondrons les néo-institutionnalistes et leurs descendance ruraliste, dans le fond, même si la météo espagnole avait été semblable à celle de l'Angleterre, cela n'aurait rien changé puisque l'Espagne ne disposait pas des bonnes institutions. Je dois dire que j'ai toujours trouvé ces arguties totalement surréelles<sup>114</sup>. Et pour tout dire, je rêve d'Andalousie plus que de Hollande. Je suis sûr que les conquistadors ont fait preuve de bon goût en préférant partir de Séville ou de Lisbonne plutôt que d'Amsterdam ou de Bristol, même si j'ai passé de merveilleuses vacances à Bristol.

Le fait que j'ai passé d'excellente vacances dans le Devon (région de Bristol) démontre que je ne suis pas simplement influencé par le souvenir de mes très mauvais souvenirs de vacances à Utrecht.

De plus j'adore Vermeer, De Hooch, Rembrandt.

En ce qui concerne la peinture anglaise, j'adore les tableaux champêtres de Constable et de Gainsborough. Ils offrent des images assez surprenantes, parfois guindées, parfois débraillées, de la splendeur de l'agriculture anglaise. J'aime tout particulièrement le tableau Mr et Mme Andrews de Gainsborough. La présence de ces deux personnages dans ce tableau essentiellement champêtre a un caractère hautement incongru. La présence du banc sur lequel Mme Andrews est assise est plus étrange encore. Qui a eu l'idée d'une mise en scène aussi improbable ? N'étant pas historien de l'art, je ne saurais en dire plus. Mais j'aime à penser à Mme Andrews crottant sa robe dans les champs comme Miss Elizabeth Bennet l'héroïne d'*Orgueil et préjugés* lorsqu'elle s'efforce de rejoindre Netherfield où sa sœur Anne est

---

<sup>114</sup> Gérard Béaur et Jean-Michel Chevet se sont attelés à critiquer les idées des historiens ruralistes inspirés par North et Thomas. Gérard Béaur, Jean-Michel Chevet, « Institutional changes and agricultural growth » *Property Rights, Land Markets, And Economic Growth in the European Countryside (Thirteenth-Twentieth century)* Volume 1 de la collection *Rural History in Europe*, Gérard Béaur, Philipp R. Schofield, Jean-Michel Chevet and Maria Teresa Pérez-Picazo (eds.), Brepols, 2013. Ma critique ne se situe pas exactement sur le même plan que la leur. Je crois qu'il est fondamental d'insister sur l'angle mort de cette théorie : l'absence de prise en compte des progrès techniques et des variables environnementales. Je ne prétends pas que le progrès technique et l'environnement explique tout. Loin s'en faut. Mais je crois qu'il est indispensable d'en tenir compte. De ce point de vue, comme le font certains collègues espagnols, la lecture des ouvrages de Hayami et Ruttan constitue un excellent antidote à la lecture parfois bien ennuyeuse des épigones ruralistes des néo-institutionnalistes. Y. Hayami et V. W. Ruttan (1971), *Agricultural development: an international perspective*, Baltimore, Md/London, The Johns Hopkins Press

malade. Nul doute que Mme Andrews est un peu plus guindée qu'Elizabeth Bennet et qu'elle a pris soin de ne pas abîmer sa belle robe.

On remarquera que les gerbes de blé sont sagement posées en javelle. Le peintre ne nous dit pas si c'est la faux ou la faucille que les moissonneurs ont utilisée. Sans doute s'agissait-il de faux puisque les blés sont coupés bien raz. Le tableau date de 1750. Peut-on inférer de cette image une utilisation précoce de la faux dans ce comté ?

Thomas Gainsborough, National Gallery. Portait de Mr et Mme Andrews



Le tableau de Constable reproduit ci-dessous témoigne d'autre chose. On peut supposer que le jeune garçon qui étanche sa soif est le berger du minuscule troupeau que mène le chien. Soit Constable a idéalisé la tenue vestimentaire du pâtre, soit les pâtres anglais étaient diablement bien nippés. Je ne sais qu'en penser. C'est peut-être une manière discrète de prouver que le niveau des classes laborieuses anglaises était très élevé vers 1820 ? A vrai dire je n'en sais rien. Un œil attentif remarquera aussi la charrue qui aurait peut-être intéressé François Sigaut.

John Constable. National Gallery. The cornfield.



Mais, dans les tableaux anglais, ce sont les ciels qui retiennent réellement mon attention.

*Si c'était un roman de Pelham Grenville Wodehouse ?*

*Pigs have wings* (traduction française sous le titre *Le plus beau cochon du monde*).

Parce que j'ai cru mourir de rire en lisant les aventures de l'impératrice de Blandings et de la Reine de Matchingham, les truies de concours de Lord Emsworth et de Sir Gregory Parsloe.

Parce que l'agriculture ou plutôt l'industrie espagnole produit plus de cochons que la France, la Pologne, les Pays-Bas ou l'Angleterre. La production des granivores est devenue depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle un problème majeur en Espagne. Le cochon n'est pas étranger aux interrogations de nos collègues espagnols quant au devenir de l'agriculture de leur pays. Comme le rappelle Vicente Pinilla, l'agriculture espagnole est désormais l'une des plus

productives du monde. Elle le doit aussi aux cochons<sup>115</sup>. Auparavant elle avait mauvaise réputation parce que les économistes la considéraient comme responsable du retard espagnol<sup>116</sup>, maintenant elle a la réputation d'être outrageusement polluante et non-soutenable<sup>117</sup>.

Ce n'est pas un hasard si les collègues espagnols sont à la pointe de la recherche sur le métabolisme social. A Séville et en Catalogne (Gérone et Barcelone), les équipes espagnoles décortiquent le devenir de l'agriculture espagnole sous l'angle de l'analyse des flux métaboliques<sup>118</sup>. On pense bien sûr à la production de fruits et de légumes. Mais il ne faut pas oublier le cochon. Le caractère industriel de la production porcine en Espagne provoque de multiples problèmes tant en ce qui concerne leur engraissement que la gestion des lisiers. Toute la péninsule est sous pression : nappes phréatiques<sup>119</sup>, terres, main-d'œuvre.

Toutes ces interrogations rejoignent mes propres interrogations sur le devenir de l'agriculture. J'ai déjà évoqué la première tentative de synthèse à laquelle je me suis livré dans le cadre du volume 4 de la collection CORN éditée par Erik Thoen<sup>120</sup>. Je ne réécrirai plus cela. Mais mon expertise de comptable m'a permis d'exprimer mes doutes quant au devenir de l'agriculture. L'analyse des processus de production en termes de variabilité des charges permet d'illustrer sur le plan purement comptable l'impasse dans laquelle se trouvent de très nombreux agriculteurs qui ont épousé les idées modernisatrices. L'équation de détermination du seuil de rentabilité permet de synthétiser les défis insurmontables auxquels ils font face et le piège dans lequel est pris l'agriculture contemporaine.

Je voudrais m'expliquer là-dessus. Le seuil de rentabilité (SR) est le niveau de production pour lequel une entreprise ne fait ni pertes ni bénéfices. On peut donc poser qu'au niveau du SR, le montant des charges (C) est égal au montant des produits (ou chiffres d'affaires (CA)). On peut donc poser qu'au niveau du seuil de rentabilité le montant des

---

<sup>115</sup> Sur les évolutions de l'agriculture espagnole voir Ernesto Clar, Miguel Martin-Retortillo et Vicente Pinilla, « Les voies de la croissance agricole espagnole, 1800-2000 », in Herment, Laurent (ed.), *Histoire rurale de l'Europe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, EHESS, Paris, 2019, p. 177-201.

<sup>116</sup> Cette idée a été battue en brèche depuis quelques années.

<sup>117</sup> Voir en particulier Gonzalez de Manuel Monila, David Soto Fernandez, Gloria Guzman Casado, Juan Infante-Amate, Eduardo Aguilera Fernandez, Jaime Vila Traver, Roberto Garcia Ruiz, *The social Metabolism of Spanish Agriculture, 1900-2008. The mediterranean Way Towards Industrialization*, collection Environmental History, 10, Springer 2020.

<sup>118</sup> Voir en particulier la référence en note précédente. Ces travaux sont inspirés par les écrits de Nicholas Georgescu-Roegen, *The entropy law and the economic process*, Cambridge, Harvard university press, 1971.

<sup>119</sup> Parmi une multitude de travaux je me contente d'en citer deux récents ; Rosa Duarte, Vicente Pinilla et Ana Serrano (2016), "The water footprint of the Spanish agricultural sector: 1860–2010", *Ecological Indicators*, Volume 61, Part 2, February 2016, p. 980-990 ; Rosa Duarte, Vicente Pinilla, et Ana Serrano (2019), "Long Term Drivers of Global Virtual Water Trade: A Trade Gravity Approach for 1965–2010", *Ecological Economics*, vol. 156, 2019, p. 318-326.

<sup>120</sup> Herment, Laurent, "Land Use and Productivity: North of France 1750-2000.", opus cité.

charges est égal au montant des produits :  $C = CA$ . On peut décomposer les charges en deux groupes : charges variables (CV), qui évoluent proportionnellement au chiffre d'affaires, et charges fixes (CF), dont le montant est fixe quel que soit le niveau de production. Donc au seuil de rentabilité : charges variables (CV) + charges fixes (CF) = CA. Il suffit alors de procéder à quelques aménagement et on peut affirmer qu'à ce niveau de CA (celui du seuil de rentabilité) :  $CF = CA - CV$ , soit  $CA = \text{marge sur coûts variables (MSCV)}$ . Or, on sait que  $CA/\text{MSCV}$  est constant (puisque le taux de charges variables est par essence fixe, les charges évoluant proportionnellement niveau de chiffre d'affaires). On peut déduire de cela que le seuil de rentabilité est égal au montant des charges fixes multiplié par l'inverse du taux de marge sur coûts variables. On peut évidemment raffiner le modèle en considérant des classes de charges semi-variables.

À partir de là, on peut affirmer que si le prix des intrants (semences, pesticides, engrais), qui sont des charges variables, augmente alors que le prix des productions agricoles baisse, alors la MSCV baisse. Donc l'inverse du taux de marge sur coûts variables augmente. Cela a pour effet d'augmenter mécaniquement la valeur du Seuil de rentabilité. Autrement dit cela a pour effet de provoquer une augmentation du niveau de production au-delà duquel l'activité devient rentable. De même, si les charges fixes (matériel agricole, bâtiments, etc.) augmentent, cela provoque mécaniquement une augmentation du seuil de rentabilité.

On peut affirmer que le devenir de l'agriculture contemporaine et la politique de modernisation conduisent presque inéluctablement à une augmentation de la taille des exploitations : augmentation du prix des intrants qui ont un caractère de charges variables, baisse de la valeur des productions agricoles, augmentation des charges fixes. C'est une manière extrêmement simple d'exprimer la nécessité de la disparition des exploitations moyennes. Grandir ou mourir telle pourrait être la devise des agriculteurs... Et telle est la devise des organisations professionnelles dominantes, en dépit des discours sur le caractère familial des exploitations agricoles.

Pour autant l'augmentation de la taille ne garantit rien sur la viabilité d'un modèle d'exploitation spécifique et moins encore sur la viabilité d'une exploitation précise. Le film d'Edouard Bergeron, *Au nom de la terre*, sorti en 2019, est très intéressant de ce point de vue. On peut y voir beaucoup de choses. La disparition de l'exploitation et le suicide du père doit au moins autant à la politique de terre brûlée financière du grand-père, qui se comporte en

rentier avide, qu'aux choix productifs et à la politique d'expansion territoriale de cette famille<sup>121</sup>.

La seconde tentative de synthèse à laquelle je me suis livré est une réflexion sur le capitalisme en agriculture au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi une question très actuelle<sup>122</sup>. En ce qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle et le premier XX<sup>e</sup> siècle, la croissance de l'intensité capitaliste et le caractère de plus en plus industriel de l'agriculture ne signifient pas que l'agriculture telle qu'elle est pratiquée soit pénétrée par le capitalisme. Le capital n'est pas une somme de biens, c'est un rapport social caractérisé par l'extraction de la plus-value. A mon sens, comme j'ai essayé de le montrer dans l'article publié dans *L'homme et la société*, l'agriculture n'était pas une activité capitaliste<sup>123</sup>. C'est autour de l'activité agricole que se développe le capital (en tant que rapport social). Les producteurs d'oléagineux l'ont bien compris, me semble-t-il, en s'emparant de l'aval de la filière oléicole à travers le groupe Avril dont le petit nom printanier ne doit pas nous leurrer.

*Si c'était une épice ?*

*La cannelle.*

Parce que la cannelle est une épice merveilleuse. Elle se marie harmonieusement avec presque tout. Le jarret de veau, le rhum, une foule de gâteaux, etc. C'est une épice tout terrain. À vrai dire je ne l'ai jamais essayée avec le hareng. Je suppose que la cannelle, comme toutes choses, trouve parfois ses limites. Mais à coup sûr ce n'est pas une épice destinée à un usage spécifique. Elle est polyculinaire.

Dans un troisième travail avec Annie Antoine, nous avons tenté de réfléchir à la notion de spécialisation en agriculture<sup>124</sup>. Alors que l'idéal d'exploitation familiale de type polycultural a sombré peu à peu durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'agriculture et l'élevage moderne sont hautement spécialisés. La tendance actuelle à la monoculture ou à la mono-activité ne permet pas de penser la spécialisation agricole à l'époque moderne et durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Comme Annie Antoine et moi-même l'avons souligné dans le chapitre introductif au volume 12 de la collection *Rural history in Europe*, il faut penser la spécialisation non pas simplement comme un état mais comme un processus. Processus qui

---

<sup>121</sup> La référence au modèle américain au début du film pourrait faire croire que c'est la transposition de ce modèle qui est à la racine de l'échec. Il me semble que c'est une vue superficielle d'un film qui est réellement très intéressant.

<sup>122</sup> N'étant décidément pas compétent, je me garderai de parler ici de l'intérêt de la notion d'agriculture de firme.

<sup>123</sup> « Le capitalisme agraire au XIX<sup>e</sup> siècle : le champ des possibles. », *L'homme et la société*, n° 193-194, juin-décembre 2014, p. 17-36.

<sup>124</sup> Herment, Laurent et Annie Antoine, « Spécialisation in Rural History: Towards a Definition », opus cite.

s'inscrit dans le temps et dans l'espace. C'est à ce prix que l'on peut historiciser cette notion. Il ne s'agit pas d'une pétition de principes d'historien mécontents... Il s'agit de rendre compte de la capacité des systèmes agraires à développer des espaces de spécialisation dans un cadre hautement polycultural.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au moins, la spécialisation dans les agricultures s'inscrit dans des processus de production complexes. Cette caractéristique fait croire à de nombreux non historiens que les systèmes agraires pré-industriels étaient des systèmes agraires qui n'était pas spécialisés. Les paysans, qui avaient peur de manquer, produisaient tout et consommaient tout. Bref, la polyculture est bien souvent assimilée à l'agriculture de subsistance. Ce n'est évidemment pas le cas. L'East Anglia, région d'agriculture avancée à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, constitue un exemple de système de polyculture centrée sur une spécialisation. Le système d'assolement du Norfolk (Norfolk four-course rotation), qui fait se succéder blé, racines, orge, prairies artificielles et qui permet d'entretenir des chevaux, des bœufs, des moutons, démontre que la spécialisation dans l'orge de brasserie, qui s'affirme peu à peu au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle s'inscrit dans un système polycultural qu'on ne soupçonnera pas de viser à l'autosubsistance. Mais pour que la spécialisation en orge de brasserie émerge, il faut que se mettent en place des réseaux commerciaux et une industrie de la bière. Il faut aussi, bien sûr, que le climat s'y prête.

Nous avons proposé avec Annie Antoine la notion de culture « pivot ». Il s'agit de la culture autour de laquelle va s'organiser l'espace agraire, le rythme des productions, les relations sociales au sein des systèmes agraires et les réseaux destinés à assurer la commercialisation des productions.

Une telle lecture de la spécialisation ne concerne pas uniquement la période moderne et le XIX<sup>e</sup> siècle. Je prendrai deux exemples contemporains. Le premier concerne l'aviculture. Les fermiers de Loué revendiquent la production de la volaille et des œufs dans un système de polyculture. Or, personne ne niera que ces exploitations sont spécialisées. Je dois à Pablo Luna un autre exemple de système polycultural spécialisé. Dans les Andes, il existe un étage écologique qui permet la culture de la feuille de coca. Loin d'être une monoculture, la culture de la coca s'inscrit dans des systèmes polyculturels et peut-être associée au café, au maïs, etc.

Nous avons, Niccolo Mignemi et moi, poursuivi cette réflexion dans un article à paraître en 2021. A l'époque moderne et au XIX<sup>e</sup> siècle, pour la plupart des agriculteurs, la spécialisation a pour but de « nourrir des complémentarités ». Il s'agit d'ajuster les ressources, les disponibilités en main-d'œuvre aux rythmes saisonniers, aux contraintes écologiques et aux exigences des réseaux commerciaux. Dans ces conditions, le choix de la polyculture

s'impose. Ainsi, loin d'être surdéterminée par l'écologie, la pédologie ou la géologie, la spécialisation apparaît comme le produit d'un complexe de forces sociales, économiques et écologiques. En s'inspirant entre autres des travaux de Cronon, de Marshall et de la réflexion sur les district industriels italiens, nous avons avancé l'idée qu'il fallait étudier les choix productifs en tenant compte des moyens de stockage, de conservation, de transformation et de transport. Les travaux sur le métabolisme social incitent par ailleurs à examiner les phénomènes régionaux de spécialisation comme des processus de mobilisation des ressources humaines, matérielles, techniques mais aussi biologiques.

*Si c'était une œuvre de science-fiction ?*

*L'œuvre d'Isaac Asimov.*

Parce que l'œuvre d'Asimov m'a bercé plusieurs fois durant les vacances et, peut-être aussi, parce que je l'ai découvert alors que je commençais mes études d'histoire.

*A priori* il n'y a pas grand-chose de commun entre la saga des *Robots*, le cycle des *Fondation* et l'agriculture, l'approvisionnement et l'alimentation. Mais ce n'est qu'une impression. Le processus de la terraformation, évoqué dans de nombreuses œuvres de science-fiction, dont celle, bien sûr d'Asimov, renvoie très clairement à un ensemble de problématiques qui regarde de près ou de loin les historiens du rural et de l'agriculture. Rendre une planète propice à la vie humaine, cela passe tout d'abord par la possibilité de se livrer à l'agriculture, de produire de la nourriture<sup>125</sup>. Mais les processus de terraformation regardent aussi les historiens de l'environnement.

Si j'avais le temps, je crois que je ferais une histoire rurale et agraire de l'œuvre d'Asimov. Comme je n'en ai pas eu le temps, je me suis décidé à diriger l'édition d'un ouvrage intitulé *Histoire rurale de l'Europe*<sup>126</sup>. J'ai déjà évoqué la genèse de ce travail. Il me faut maintenant revenir à son contenu et plus particulièrement à celui de son introduction<sup>127</sup>.

Dans ce texte, j'ai voulu mettre en regard le destin de l'historiographie rurale française et celui des autres historiographies nationales. Le texte m'a coûté beaucoup d'efforts car il

---

<sup>125</sup> Le destin de Trantor, la capitale de l'Empire mérite une mention. Au fait de sa puissance, c'est une planète totalement artificialisée. La décadence de l'Empire provoque une désartificialisation, si je peux me permettre ce néologisme, qui est décrite dans plusieurs ouvrages du cycle. La planète ne pouvant plus subvenir à ses besoins par des importations doit se tourner vers l'agriculture.

Asimov m'a sans doute marqué plus que d'autres auteurs parce qu'il n'envisage pas que l'humanité se confronte à d'autres civilisations (avec toutefois une exception mais qui n'est que passagère). Elle est face à elle-même. Cela est plaisant. On ne se demande pas à tout moment qui est qui au prisme de généalogies et d'histoires mal ficelées.

<sup>126</sup> Laurent Herment, *Histoire rurale de l'Europe...*, opus cité.

<sup>127</sup> L'ouvrage est composé de 12 chapitres. J'ai exigé de chaque auteur qu'il fournisse une bibliographie aussi riche que possible sur les thèmes qu'il voulait aborder. Voir sommaire en annexe.

n'existait pas, à ma connaissance, de travail similaire. J'ai désiré illustrer deux idées en particulier. Il me fallait montrer que de nombreux auteurs qui ont eu une grande influence à l'étranger sont très peu mentionnées, voire parfois totalement ignorés, par mes collègues ruralistes français. Mais surtout, j'ai voulu m'interroger sur le peu de rayonnement de l'histoire rurale française. En mettant en exergue les critiques de Braudel sur l'ouvrage de Goubert sur le Beauvaisis, je crois être parvenu à mieux cerner ce qui fait la spécificité de l'historiographie française. Dans le fond, je n'adhère pas à toutes les critiques de Braudel. Les considérations sur la longue durée me paraissent peu convaincantes. Certes, il existe des ouvrages intéressants qui prennent le parti de la longue durée. Je pense par exemple aux ouvrages de Crosby<sup>128</sup>, de Schlicher van Bath<sup>129</sup>, de Pomeranz<sup>130</sup>, de Kjaegaard,<sup>131</sup> pour n'en citer que quelques-uns (mais il n'y en a pas tant que cela). Mais bien souvent, ils sont ennuyeux et ennuyants. Ennuyeux, parce qu'il faut les avoir lus. Ennuyants, quand on les lit. Sans compter que beaucoup d'ouvrages sont inspirés par le courant de pensée institutionnaliste. Au-delà d'une ou deux idées très vaguement originales, les auteurs reviennent toujours aux mêmes idées fixes exposées il y a cinquante ans par Douglas North et Robert Thomas<sup>132</sup>. En matière d'histoire rurale aussi, les grandes synthèses, telles que celle publiée par Mazoyer et Roudard<sup>133</sup>, apportent rarement quelque chose de nouveau si ce n'est qu'elle dispense les non-spécialistes de lire des travaux plus pointus. Et encore, je cite un exemple de synthèse particulièrement réussi.

L'autre critique que Braudel fait à Goubert est plus importante. Il lui reproche de ne pas poser de « problème ». Bref de faire de l'histoire récit. Il ne fait guère de doute que de nombreuses thèses françaises d'histoire rurale relèvent effectivement de l'histoire récit, mais ce n'est pas le propre de l'histoire rurale. Il y a bien sûr de nombreuses exceptions, je les ai évoquées dans l'article, sans avoir la moindre prétention à l'exhaustivité.

---

<sup>128</sup> A. W. Crosby (1986), *Ecological imperialism: the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge university press, Cambridge.

<sup>129</sup> B. H. Slicher van Bath, (1963), *The Agrarian History of Western Europe, A.D. 500-1850*, London: Edward Arnold.

<sup>130</sup> Kenneth Pomeranz, *The great divergence, China, Europe and the making of the modern world economy*, Princeton University Press, Princeton, Oxford, 2000.

<sup>131</sup> Thorkild Kjaegaard, (1994), *The Danish Revolution, 1500-1800. An ecohistorical interpretation*, Cambridge University Press.

<sup>132</sup> L'ouvrage de Kenneth Pomeranz a beaucoup troublé les auteurs inspirés par le courant de pensée institutionnaliste. L'un d'entre eux indique dans la conclusion de sa critique de l'ouvrage de Pomeranz: "There is more to the emergence of modern economic growth than coal and colonies, even more than coal, colonies, technology, and a state structure geared to coercion of peripheries and collusion on the marketplace." Il s'agit bien sûr des institutions. P. H. H. Vries, "Are Coal and Colonies Really Crucial? Kenneth Pomeranz and the Great Divergence », *Journal of World History*, vol. 12, n° 2, p. 407-446, 2001.

<sup>133</sup> Mazoyer et Roudart, *Histoire des agricultures du monde*, Seuil, Paris, 1997.

## Perspectives

*Si c'était une fleur :*

*La primevère.*

Parce qu'elle m'évoque le printemps et l'Italie de Botticelli.

Je ne verrai jamais ce tableau puisqu'il est à Florence et que je me refuse à faire des heures de queue pour voir un tableau au milieu d'une foule bruyante. Je ne vois plus beaucoup de tableaux de maître. De plus, signe de l'époque incompréhensible dans laquelle je vis, lorsque j'ai voulu voir *American Gothic* de Grant Wood à Chicago, je n'ai vu qu'une maigre affiche annonçant que le tableau avait été envoyé à Paris pour une exposition temporaire. Il a fallu le creux touristique post-covid pour que je retourne au Louvre. Hélas, les salles françaises étaient fermées... Je n'ai pas pu voir la merveilleuse collection de Poussin.

J'aime tout particulièrement le tableau *Eliezer et Rebecca*. J'aime aussi *La Sainte famille à l'escalier* (qui fut prêtée temporairement au Louvre par un musée états-uniens), les *Saisons* et *Apollon et Daphné*, sa dernière œuvre dont le groupe de femmes situé à la gauche du tableau (à notre droite) m'évoque Cézanne et Picasso. Et puis j'aime les ciels de Poussin.

Eliezer et Rebecca. Nicolas Poussin, le Louvre.



Au-delà de ces considérations, je visite peu de musées. Je dois toutefois reconnaître que la visite des musées à Mexico, dans laquelle Laurent Brassart m'a entraîné, m'a laissé un vrai bon souvenir malgré le bruit et la fureur de cette ville qui semble ne pas connaître de limites.

J'ai sans doute peu profité de mes missions à l'étranger pour visiter des musées. Outre mes expériences américaines qui m'ont permis de voir quelques Hopper, dont *Les oiseaux de nuit* à Chicago, je veux me souvenir de deux workshops organisés par Erik Thoen, en 2012 et 2016, à Gand. J'en ai des souvenirs très précis. En 2012, Erik nous avait invité à visiter la merveilleuse ville de Gand. Nous nous mîmes donc courageusement en marche par un froid de loup. Je crois n'avoir jamais eu aussi froid que ce jour-là. Mes pieds me brûlaient. Je ne retiens de ma visite de la cathédrale Saint-Bavon et de la salle de *l'Agneau mystique* que le sentiment d'être entré dans un congélateur géant. Par la suite, j'ai été invité une seconde fois à Gand par Erik en 2016. Le temps était propice. Je voulais me venger de ma visite de 2012. Las, *l'Agneau mystique* faisait l'objet d'une vaste restauration...

Ces souvenirs m'incitent à m'interroger sur la nécessité de voyager. Depuis avant la crise du Covid19, je me demande s'il est utile de partir si souvent si loin en mission pour quelques jours. Je sais que je ne suis pas le seul à m'interroger sur mon empreinte carbone. Il

faut trouver un moyen terme. Je pense limiter ma participation à deux types de manifestations :

- des colloques ou des workshops organisés dans des villes accessibles en trains et dont l'objectif est de parvenir à une publication,
- des congrès (ou conférences). Les congrès sont de grosses machines, mais elles présentent l'avantage de permettre l'organisation de réunion de travail, d'entendre de nombreuses communications et de rencontrer en un temps record un maximum de collègues avec lesquels nous désirons travailler. Reste à savoir quels sont ceux auxquels je désire assister à l'avenir. La conférence de l'European Rural History Organisation à coup sûr, une fois tous les deux ou trois ans la conférence de la Social Sciences History Association, et, enfin, la conférence de la Société d'études d'histoire agraire (SEHA). Je crois que je renoncerais volontiers aux European Social Sciences History Conferences et aux World Economic History Conference (sauf celle de Paris bien entendu).

Au-delà de Saint-Bavon et de l'Agneau Mystique, il y a l'université de Gand. Elle recèle un véritable trésor pour ceux qui, comme moi s'intéressent à l'émergence de la filière engrais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'université dispose d'une base de données concernant les enquêtes agricoles de 1895 et 1910 (au niveau de chaque commune). Par chance pour moi, la partie engrais et compléments alimentaires n'a pas été exploitée. J'avais pour projet d'aller à Gand pour travailler sur ces données. Dans un échange de mails avec Sven Vrielinck, j'indiquai que je viendrais sans doute en avril 2020. J'avais trouvé des fonds pour financer cette mission... J'étais aux anges. Ce n'est pas si souvent qu'on trouve une source si riche et inexploitée. On sait ce qu'il en est advenu.

J'ai pour projet d'effectuer le dépouillement de la partie engrais et compléments alimentaires de ces deux enquêtes. On disposera ainsi d'une base de données absolument unique en Europe (et à ma connaissance dans le monde) sur l'usage des engrais commerciaux au début de la décennie 1890 et à la veille de la Grande Guerre. En couplant ces données avec les indicateurs agraires qui sont dépouillés, on pourra se livrer à de multiples analyses afin de mieux cerner les conditions de la croissance des engrais commerciaux dans l'un des pays du monde qui en utilisait le plus et qui a joué un rôle pionnier en la matière.

Il n'est pas impossible que je tente une fois encore ma chance à Saint-Bavon lorsque j'irai enfin à Gand.

*Si c'était des archives où il ne faut pas aller mais où il faut aller quand même ?*

*Beauvais.*

Parce qu'il faut traverser une zone qui est emblématique de la déshérence dans laquelle est laissée une frange de la population française et que le voyage est interminable et son aboutissement aléatoire.

Mais il faut y aller quand même. Il y a bien sûr *Beauvais et le Beauvaisis*, il y a bien sûr le travail de Ronald Hubscher sur l'installation des agriculteurs étrangers<sup>134</sup>, mais il y a surtout une foule de cartons d'archives qui dorment et qui attendent sagement que quelqu'un les ouvre. J'ai entrepris plusieurs travaux à partir de ces fonds. Deux d'entre eux me tiennent à cœur et pourraient faire l'objet d'un travail beaucoup plus approfondi.

Le premier projet porte sur l'usage des machines à traire dans les exploitations de l'Oise au lendemain de la Seconde guerre mondiale<sup>135</sup>. Dans le cadre du GDRI-AAA, j'ai présenté une communication intitulée *Belgian Farmers in Oise in 1955*. Elle avait pour but d'illustrer le rôle pionnier des agriculteurs belges installés dans ce département. Les travaux du workshop ont fait l'objet d'une publication dans *Monografias de Historia Rural* (n° 16) paru en 2019<sup>136</sup>. Mon travail n'y figure pas. Je dois dire que je le regrette puisque c'est en partie de ma faute. Le referee s'est sans doute mépris sur mes intentions. Mon travail ne portait absolument pas sur le processus migratoire mais sur les choix productifs des agriculteurs français et des agriculteurs belges. Devant l'ampleur des modifications exigées et malgré la demande de l'un des éditeurs, j'ai renoncé à réviser le texte.

A terme, j'espère pouvoir compléter ma base de données d'exploitation et élargir ma problématique à d'autres éléments du kit modernisateur (engrais, pesticides, semences entre autres). Ce sera sans doute un travail de longue haleine puisque le dépouillement des questionnaires individuels du recensement de 1955, sur lequel était basé ce travail, constitue un véritable défi.

Le second projet porte sur la correspondance de l'ingénieur qui dirigeait les services agricoles du département de l'Oise au lendemain de la Seconde guerre mondiale. C'est à la suite d'une invitation à un workshop organisé par Leen Van molle et Yves Segers, à Leuven,

---

<sup>134</sup> Ronald Hubscher, *L'immigration dans les campagnes françaises (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Odile Jacob, Paris, 2005, p. 191 et suivantes.

<sup>135</sup> 15 décembre 2017, *From Peasant Innovation to a model of Milk specialization under the Green Revolution: Twenty Century Europe*, Histagra-GDRI AAA.

<sup>136</sup> Lourenzo Fernandez Prieto et Daniel Lanero Taboas (eds.), *Monografias de Historia rural*, n° 16, *Leche y lecheras en el siglo XX. De la fusión innovadora organica a la Revolución Verde*, Sociedad Espanola de Historia Agraria, Prensas de la Unversidade Zaragoza.

en août 2014, que je me suis intéressé à cette correspondance<sup>137</sup>. J'ai présenté une communication intitulée : *Farmers at the centre of a knowledge network or facing a body of expertise: Action and method of the départementale direction of agriculture between 1945 and 1955 in Oise*.

Je me suis contenté, dans cette communication, d'exploiter trois mois de la correspondance du directeur des services agricoles durant l'année 1950. C'est peu m'a-t-on objecté. Mais ce sont plusieurs centaines de lettres, des centaines de documents divers, des centaines de correspondants qui ont été identifiés et des questions essentielles soulevées par la modernisation de l'agriculture qui sont abordées dans ces lettres. Celles des semences et des pesticides entre autres.

La correspondance court sur plusieurs années. Elle mériterait à elle seule une thèse. D'autant plus facile à envisager que le fonds recèle une très grande partie des archives du directeur des services agricoles et que, comme je l'ai indiqué, on dispose des réponses individuelles du recensement de 1955 mais aussi de nombreuses informations relatives à la situation de l'Oise durant la période 1945-1960.

Indépendamment de ces considérations, la rédaction de ce travail m'a incité à lire de nombreux ouvrages de sociologie et d'histoire des sciences.

*Si c'était des archives dans lesquelles il faut aller :*

*Piacenza.*

Parce qu'il y a les archives du syndicat agricole de Plaisance et que la ville est charmante et calme. J'ai adoré Plaisance. Je n'ai croisé que quelques touristes qui avaient l'air égarés. Pourtant la ville est belle... Certes ce n'est ni Florence, ni Rome, ni Venise.

Je déconseille toutefois l'hôtel Astor. La porte de ma chambre avait un trou bouché avec du papier. La prise de courant du bureau ne marchait pas, j'ai donc travaillé assis par terre. A l'époque je fumais. Je quittais donc le confort très relatif de ma chambre pour aller fumer dans la rue. Avec la perspective de rencontres étonnantes. Le problème, c'est que je n'ai pas vu d'autres hôtels à Plaisance.

Il faut se lancer dans la comptabilité du syndicat agricole de Plaisance. C'est une mine. Le peu que je connais de l'italien m'a permis d'envisager de revisiter mon sujet selon une perspective inaccessible en France : la comptabilité d'un syndicat agricole qui court sur une

---

<sup>137</sup> Colloque organisé à Leuven par Yves Segers (Leuven) et Leen Van Molle (Leuven). Conference "Knowledge Networks in Rural Europe since 1700". 27-29 August 2014, ICAG (Interfaculty Centre for Agrarian History, KU Leuven), Belgium.

grande partie du XX<sup>e</sup> siècle. Les deux matinées que j'ai passées dans ces archives m'ont enchanté et m'ont convaincu de la nécessité d'envisager un travail de longue haleine. Comme les archives de Gand que j'ai évoquées plus haut, ces archives permettent d'envisager une compréhension très fine des conditions d'emploi et de commercialisation des engrais dans une des régions agricoles les plus riches de l'Europe.

De plus, le palais Farnèse, encore un, est un lieu magique. La vue sur la campagne est merveilleusement douce. Enfin, Plaisance, outre son calme, a un autre avantage. Elle me rapproche de la Méditerranée à laquelle j'aspire.

*Si c'était un livre d'histoire :*

*La Méditerranée.*

Parce j'ai commencé à rêver la Méditerranée et à l'aimer grâce à ce livre. Parce qu'étant parisien (je suis né dans le 14<sup>ème</sup> et j'ai grandi en banlieue), je ne connaissais ni la mer ni l'océan si ce n'est en vacances. J'en ai souvent rêvé.

Je ne sais plus pourquoi j'ai décidé d'étudier les systèmes agraires de l'Europe du Nord-Ouest. Mais je crois qu'Annie Antoine a trouvé la réponse. Lors d'une soutenance, elle fit remarquer à un futur docteur qu'il n'avait pas justifié le choix de ses terrains. Elle comprenait bien que la proximité des archives à la gare était une raison déterminante, mais qu'elle n'était pas satisfaisante d'un point de vue étroitement scientifique. Avec le recul, je m'interroge sur mes choix.

D'un point de vue scientifique je ne doute pas de mon choix. Même s'il a été aussi guidé par la proximité des gares aux archives. Je ne saurais remercier assez Gérard Béaur de m'avoir aidé. Mais d'un point de vue personnel, je crois que cela m'a orienté dans une direction qui n'était pas celle que je souhaitais.

Je n'ai rien contre Beauvais, Liège, Anvers, Alençon, Laval, Hereford, Maidstone, Cergy-Pontoise, Chamarande, Montigny-le-Bretonneux, Namur, Beveren, Dunkerque, Lille, mais décidément, je voudrais me rapprocher de la Méditerranée ou de l'Océan.

J'en trouverai le prétexte et je suis sûr que je pourrai justifier scientifiquement mes choix. Bien sûr il y a Piacenza et les archives du consorzio agrario de Piacenza, mais c'est loin de la mer. Surtout, il y a les arachides, Marseille et son industrie de l'huile et du savon, et son industrie chimique. C'est une ville qui ouvre sur le vaste monde.

*Si c'était un insecte ?*

*Le papillon.*

Pour son aile dont les battements ont des effets imprévisibles et parce que j'ai adoré le livre de James Gleick<sup>138</sup>, même si je suis loin d'avoir tout compris.

Je n'ai pas renoncé à m'intéresser à l'approvisionnement. J'ai un projet au long cours qui consisterait à dépouiller l'ensemble des mercuriales du XIX<sup>e</sup> siècle français. Elles sont disponibles aux Archives Nationales. Il n'y a qu'à tendre la main. Les économistes ont bien fait un effort de ce point de vue, mais ils se sont contentés de relever les prix pour quelques dizaines de marchés et pour le blé<sup>139</sup>. Pourtant, les mercuriales du XIX<sup>e</sup> siècle s'intéressent autant aux quantités qu'aux prix et à un ensemble de denrées qui va bien au-delà du blé.

J'ai donc pour projet de relever les quantités échangées sur les différents marchés, puisque, comme nous l'avons montré avec Wouter Ronsijn, il est possible de donner sens à ces informations qui étaient collectées sur des centaines de marchés chaque semaine<sup>140</sup>. L'examen préliminaire de cette source indique, comme Wouter et moi avons pu le démontrer, que certains marchés obéissaient à mouvement pendulaire très marqué, alors que sur d'autres places, les quantités livrées ne semblaient pas obéir à des mouvements saisonniers clairement caractérisés. Comment expliquer que les livraisons soient chaotiques ici, alors qu'elles obéissent à un schéma très clair ailleurs ?

Mon intuition est la suivante. Au-delà de l'aspect chaotique des livraisons sur de nombreux marchés, il devrait être possible de déterminer, à l'aide des SIG et de modèles mathématiques, des zones géographiques au sein desquelles le volume des transactions obéirait à des fluctuations saisonnières caractéristiques. Ce serait un moyen de revisiter les travaux classiques sur les prix et la question de leur convergence au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour cela, il faudra tenir compte de l'ensemble des productions, blé, bien sûr, mais aussi seigle, sarrasin, avoine et pommes de terre<sup>141</sup>.

---

<sup>138</sup> James Gleick, *La théorie du chaos. Vers une nouvelle science*, Albin Michel, Paris, 1989. Titre original *Chaos*, 1987.

<sup>139</sup> Par exemple, S. Drame, Ch. Gonfalone, A. J. Miller, B. Roehner, *Un siècle de commerce du blé en France 1825-1914*, Economica Paris.

<sup>140</sup> Wouter Ronsijn et Laurent Herment, "Les mercuriales du XIX<sup>e</sup> siècle. Le contrôle et la surveillance des prix et de l'offre de grains en France et en Belgique, 1789-1914", *Revue du Nord*, n° 417, tome 98, octobre/décembre 2016, p. 812-838 ; Laurent Herment, Wouter Ronsijn, "Seasonal patterns in food markets in north-west Europe in the second quarter of the nineteenth century: the evidence of periodic markets in France, England, and Belgium, 1820 to 1850", *Agricultural History Review*, n° 63.1, 2015, p. 60-80.

<sup>141</sup> J'ai entrepris, durant le second confinement, avec l'aide de Nicolas Bourgeois, le dépouillement des mercuriales de 13 marchés de l'Oise (encore l'Oise) sur la période 1828-1852. Nous comptons soumettre ce travail qui allie statistique et histoire à une revue sous peu.

Je finis toujours par trébucher sur les pommes de terre... Dans le prolongement de mon travail sur l'usage des pommes de terre en région parisienne, je souhaite approfondir aussi la question de la production de la féculé et de l'amidon. C'est loin d'être un sujet anecdotique. Il ouvre sur les grands espaces. Les producteurs de pommes de terre féculerie et les fabricants de fécules européens ont affaire avec le maïs, le manioc, la fabrication de glucose, etc. Autant de sujets qui vont agiter les élites agricoles françaises. C'est un autre chemin pour analyser les transformations de l'agriculture européenne et pour envisager son industrialisation<sup>142</sup>.

*Si c'était une ville coloniale ?*

*Paraty.*

Parce que c'est un lieu magique. C'est l'anti Copacabana. Le tourisme y est doux et essentiellement local (de Sao Paulo). Je ne remerciais jamais assez Manoela Pedroza, notre collègue de l'Universidade Federal Fluminense de Niteroi, de m'avoir accueilli au Brésil, dont je suis tombé amoureux, et de m'avoir initié à Paraty.

Comme l'indique mon cv présenté en début de ce mémoire, j'apprends le portugais. C'est un peu par hasard que j'ai découvert l'intérêt de cette langue, lors du congrès de la SEHA 2016, au cours duquel j'ai présenté une communication sur l'usage de la pomme de terre en région parisienne. Mais c'est au cours des promenades dans Lisbonne avec Laurent Brassart que je me suis trouvé quelques accointances avec cette langue, si belle en vérité.

Arrivé presque au terme de mon habilitation, je me suis demandé ce que je pourrais faire après. Anne Zink m'a suggéré une direction de recherche intéressante et qui peut prendre sens dans la mesure où j'espère assez rapidement maîtriser le portugais et que je maîtrise l'anglais assez bien et le français un peu mieux. Anne m'a suggéré de m'évader de ma zone de confort et d'envisager pour la suite et sans doute la fin de ma carrière les espaces coloniaux et post-coloniaux. Je dispose déjà d'un atout puisque je connais déjà deux langues très utiles et que j'en apprendrais assez rapidement une troisième.

Rester à trouver un objet d'études qui fasse sens. Il faut tout d'abord définir le cadrage temporel. Il y a deux solutions : soit je remonte le temps, soit je le descends. Je crois que ma pente c'est plutôt la descente. Comme le démontrent les travaux des historiens européens sur l'Entre-deux-guerres, il reste beaucoup à faire pour mieux comprendre ce qui se joue durant

---

<sup>142</sup> J'ai proposé avec Luca Andreoni une session pour le congrès de l'EURHO qui aura lieu à Uppsala en août 2021). Elle a pour titre *Starch : production, commercialisation and effect on agrarian system*. A l'heure où j'écris cela nous attendons des communications du Brésil, d'Italie, de Pologne, des Pays-Bas et de France (et colonies). J'aurais adoré avoir une communication sur la Floride et sa production de manioc.

cette période. D'un certain point de vue, l'accent mis depuis quelques années sur les politiques agraires des régimes totalitaires ne me satisfait pas complètement. Il imprime un agenda très politique à l'histoire rurale et agricole de l'Entre-deux-guerres. Or, chacun à leur manière, les travaux d'Alain Chatriot, de Christophe Bonneuil et de Niccolo Mignemi permettent de décorréliser l'agenda modernisateur de l'agenda politique (au sens étroit du terme). C'est du moins la lecture que j'en fais à ce stade de mes réflexions. Je suppose que je devrais m'en expliquer plus avant. Après un gros effort de recherche bibliographique que j'ai commencé à entreprendre, je m'intéresserai sans doute à des espaces lointains : l'Afrique noire, essentiellement sub-saharienne, le Brésil. Mais ce qui m'intéresse c'est de mettre en résonance ces espaces avec les espaces agricoles européens.

Ainsi, le détour par le hareng, le baobab, l'arachide, la cannelle, la pomme de terre de féculerie et Paraty n'aura pas été complètement vain.

## Conclusion

*Si c'était un western ?*

My darling Clementine.

Parce que j'aime le cinéma américain et tout spécialement l'œuvre de John Ford. Dans ce film il n'y a pas de gras. Ford c'est un peu le Flaubert du cinéma. Les effets sont minimalistes. La scène du bal est l'un des passages les plus extraordinaire de cette œuvre, elle dure trois minutes. Je rêve d'écrire comme cela.

J'ai peur d'en être loin et plus encore de ne jamais m'en approcher. Pourtant, il faudrait n'écrire que comme cela.

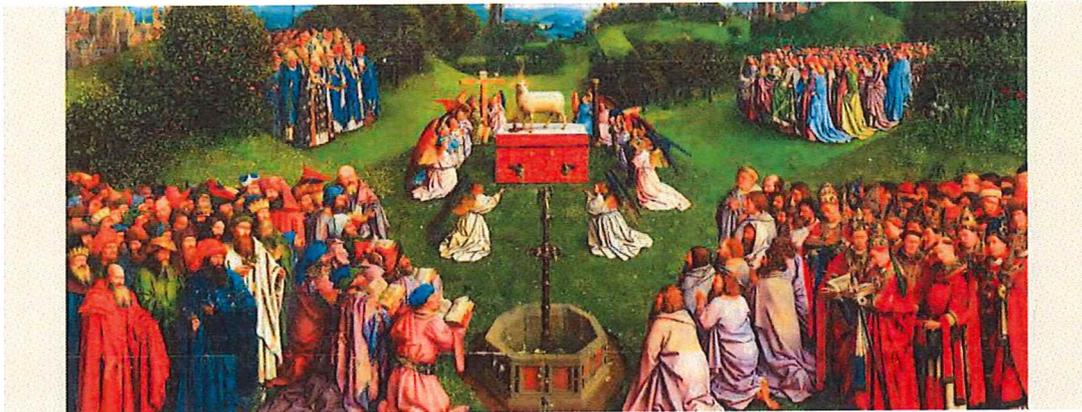
Ce n'est pas réellement un projet, moins encore une perspective. J'ai écrit tout cela comme je le pouvais.

## Annexes

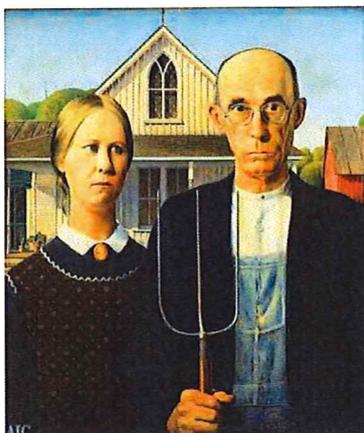
### Annexe 1.

Œuvres d'art que je n'ai pas vu (ou mal vu) malgré mes efforts et mes missions.

*L'Agneau mystique*. Cathédrale Saint-Bavon, Gand.



*American Gothic*. Musée de Chicago.



Annexe 2.

Sommaires des ouvrages et des numéros spéciaux de revues dirigés ou co-dirigés.

**Codirection avec Wouter Ronsijn et Niccolo Mignemi.**

*Stocks, seasons and sales. Food supply, storage, and markets in Europe and the New World c. 1600-2000*, Brepols, Turnhout, 2019

Wouter Ronsijn et Niccolo Mignemi	1
Introduction. Stocks, seasons and sales	19
Scholten Friederike	
Landlords as rational investors? Grain storage on noble manors in the Rhineland area, 1650-1850	37
Richard Hoyle	
Prices and seasons in the late seventeenth century England	61
Liam Brunt et Edmund Cannon	
A case study of corn sales : Harston Manor's corn book 1823-1842	77
Pablo F. Luna	
Production and provisioning: the <i>Tumulto</i> of 1692 in Mexico City	103
Jonas M. Albrecht	
The need for wheat: the pre-industrial expansion of Vienna's grain supply, 1800-1840	129
Laurent Herment	
The respiration of Paris' catchment area in the nineteenth century: stocks and flows	147
Pieter De Graef	
Urban development and local food production. Ability and inability of feeding growing cities by urban agriculture in nineteenth century industrialising Belgium	181
Solène Rivoal	
Between fearing shortage and stockpiling fresh fish: did the Venetian Republic have an environmental policy in the eighteenth century	193
Gérard Béaur	
Preventing subsistence crises: the state and granaries of abundance in Old Regime France	211
Alain Chatriot	
Storage and financing of the French wheat market in the inter-war period	

*L'histoire rurale de l'Europe XVI-XX siècle*, EHESS, Paris, 2019.

Laurent Herment Présentation	7
Laurent Herment L'histoire rurale française au regard de l'Europe	13 47
Piet Van Cruyninguen Régulation des eaux, investissement urbain et croissance agricoles. L'agriculture dans les provinces littorales des Pays-Bas, 1400-1900	69
Guiliana Biagioli La voie de la croissance agricole en Italie XVI <sup>e</sup> siècle-1950	95
Anne-Lise Head-König La croissance agricole en Suisse. Modalités, diversité régionale et décalages temporelles, XVIII <sup>e</sup> milieu XX <sup>e</sup> siècle.	111
Llorenç Ferre-Alos Agriculture, ressources naturelles et bien plus. Trois voies de croissance agricole et d'industrialisation en Espagne, XVII <sup>e</sup> XIX <sup>e</sup> siècles	133
Ulrich Pfister La croissance agraire pendant l'époque moderne. Méthode et résultats de l'estimation indirect du produit agricole.	153
Matts Olsson, Patrick Svensson Le démarrage de la croissance. La révolution agricole dans le sud de la Suède, 1702-1864	177
Ernesto Clar, Miguel Martin-Retortillo, Vicente Pinilla Les voies de la croissance agricole espagnole, 1800-2000	203
Wouter Ronsijn Alternance d'effets de ciseaux dans l'espace rurale de la Flandre intérieure, XVIII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup> siècles.	233
Martina Schattkowsky Au-delà du dualisme agraire. L'exemple de la Saxe	249
Ingrid Henriksen La voie de la croissance de l'agriculture danoise	271
Gérard Béaur, Jean-Michel Chevet Les incertitudes de la croissance. Y a-t-il eu un modèle français du développement agricole	297

Rosa Concost  
Au-delà des lois. Pour une approche réaliste des problèmes agraires : l'exemple espagnol, XIX<sup>e</sup> siècle. 317

Maurice Aymard  
Croissance et développement dans les campagnes de l'Europe moderne. Un débat toujours ouvert.

**Codirection avec Thomas Le Roux**

*Journal for the environment and society*, vol. 2, 2018.

Laurent Herment et Thomas Le Roux 1  
[Introduction: Recycling: the industrial city and its surrounding countryside, 1750-1940](#) 25

Pieter De Graef  
[Food from country to city, waste from city to country: an environmental symbiosis? Fertiliser improvement in eighteenth-century Flanders](#) 63

Sacha Tomic  
[La "science des engrais" et le monde agricole en France au dix-neuvième siècle](#) 97

Laurent Herment  
[Vidanges et fertilisants. Le cas de la poudrette parisienne au milieu du dix-neuvième siècle](#) 127

Niccolo Mignemi  
[L'enquête de l'Institut International d'Agriculture sur la réutilisation des déchets et des résidus \(1920-1922\) ou qui gouverne l'agriculture ?](#)

**En codirection avec Arnaud Page et Christine Strotman<sup>143</sup>.**

Numéro de la revue *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte* à paraître.

Laurent Herment, Arnaud Page, Christine Strotman  
Introduction "Fertilisers in the long 19th century and beyond: Usage, commercialisation and production (c 1800-1939)"

Michael Llopart  
The French Nitrogen Industry during the Interwar Period: The Ambiguous Relationship between the State and Manufacturers

Beatriz Coracho Gonzales, Roc Padro Caminal, David Soto Fernandez, Lourenzo Fernandez Prieto  
Management of soil fertility and agricultural intensification in NW Iberia between 1750-1900.

---

<sup>143</sup> Il manque le titre d'une communication. Les textes ont été acceptés, avec demande éventuelle de révisions pour l'introduction et le texte de Christine Strotman.

Luca Andreoni

Oilseed cakes in Italy and France: opportunities and difficulties of a market (late 19<sup>th</sup> – first half of 20<sup>th</sup> Century)

Michael Moss

The British Fertiliser Manufacturer's Association, struggle for survival 1870-1930

Arnaud Page, Laurent Herment

The price of nitrogen at the end of the nineteenth century.

Christine Strotman

Titre à déterminer.